

SELVES Siméon Paul Gabriel

21 ans

Cultivateur

Caporal au 83° RI

MPLF Le 1^{er} Août 1916

à Minaucourt

Tué à l'ennemi



Inhumé au cimetière de la Chapelle de Beauséjour

Cité à l'ordre de la Division.



« Gradé de premier ordre, modèle de dévouement, d'initiative et de courage. Dans la nuit du 31 juillet 1916, a soutenu malgré le tir violent des lance-bombes ennemies sur son petit poste, une lutte opiniâtre à la grenade jusqu'au moment où il est tombé mortellement frappé par une bombe »



Médaille Commémorative Française de la Grande Guerre

Médaille de la Victoire



Le soldat : Incorporé au 7°RI le 19 décembre 1914, passé au 83° RI le 22 juillet 1916. MPLF à Minaucourt (Marne), le 1^{er} août 1916, sur le champ de bataille par suite de blessures par éclats de bombe.

Sa famille : Né à Luzech, à Fages, le 14 février 1895, fils de Baptiste Selves et de Marie Basilide Foissac, propriétaires cultivateurs. Il avait les cheveux châtain foncé, les yeux marron foncé, le nez tordu à droite, le visage ovale et mesurait 1m 70. Il était célibataire.

Le 1^{er} août 1916 au 83° RIDu 23 juillet au 9 août, on continue l'aménagement du secteur et principalement l'organisation de la défense intérieure des abris.

Extrait de l'historique du 7^e Régiment d'Infanterie

Ancestramil

Collection Jean-Luc Dron 

Numérisation : Paul Chagnoux

IMPRIMERIE COUESLANT. CAHORS, 1920.

Transcrit par Guy DELAVOIS, 2011

ENCADREMENT DU REGIMENT le 4 août 1914

Etat-major

MM. HELO, Colonel.

BORIUS, Lieutenant-colonel.

FADEUILHE, Médecin-major de 1^{ère} classe.

PIDAUT, Capitaine-adjoint au colonel.

MICHEL, Chef de musique.

De REDON, Lieutenant Officier d'Approvisionnement.

SOUCARRE, Lieutenant Officier des détails.

MECHIN, Lieutenant de réserve, porte drapeau.

VALETTE, Sous-lieutenant de réserve chargé du service téléphonique.

CLARISSOU, 1^{ère} section de mitrailleuses (bicyclettes).

DECAP, 2^e section de mitrailleuses (mulets).

De CASTELNAU, 3^e section de mitrailleuses (voiturettes).

CHAPITRE PREMIER

Mobilisation. – Opérations préliminaires. Transport et concentration à la frontière belge.

Le 1^{er} août 1914, à 16 h 35, le colonel HELO, commandant le régiment, reçoit l'ordre de mobilisation générale.

Sans heurt, dans un calme et un ordre parfaits s'exécutent les opérations préliminaires qui durent quatre jours, et, le 5 août, à partir de 16 heures, le régiment au complet s'embarque en chemin de fer au milieu de l'enthousiasme de la population cadurcienne.

Le voyage est long ; on est impatient d'arriver. Aussi n'est-ce pas sans surprise que nous débarquons à Valmy alors que nous pensions être dirigé sur l'Alsace. Au lieu de marcher vers l'Est, nous marchons au Nord vers la Belgique que les Allemands ont envahie.

Les étapes jusqu'à la frontière se font parmi des bois, des champs, des villages qu'illustrèrent tant de combats dont le souvenir éclate à notre mémoire. Valmy ! Quel passé glorieux ce nom évoque dans notre esprit. L'âme des volontaires de 92, des héroïques soldats en sabots qui arrêtaient l'invasion des coalisés, plane sur nous. Debout sur son socle de Pierre KELLERMANN nous montre le chemin de la gloire...

Après Valmy, c'est l'Argonne que Dumouriez appelait les Thermopyles de la France. Plus loin, c'est Buzancy avec la statue du général Chanzy devant laquelle le drapeau s'incline ! Sommauthe, où les gens du village nous racontent la bataille d'il y a quarante-quatre ans. Ah!

Ils n'ont pas oublié ! Voici Beaumont que l'on doit venger ; plus loin Mouzon et Carignan, proches de Sedan, et bien d'autres encore...

CHAPITRE II

Bataille de Bertrix (22 août 1914)

Enfin, le 20 août, le régiment franchit la frontière et prend les avant-postes à Herbeumont. Pour la première fois on a l'impression que l'Allemand est proche. Un grondement lointain nous avertit que la guerre commence.

Le 22, vers 15 heures, on marche au canon. L'ordre suivant est alors communiqué à la troupe :

« Aujourd'hui 22 août, à 6 heures du matin, l'armée française prendra l'offensive, elle attaquera l'ennemi partout où elle le rencontrera. »

La bataille fait rage à notre droite : c'est le 12^{ème} corps qui est engagé. On traverse Bertrix, puis on s'arrête à Assenois. Nous sommes près des grands bois où l'Allemand est gîte, paraît-il ; les Belges sont anxieux.

Mais que s'est-il passé depuis le matin ! On dit que les régiments qui nous précédaient ont déjà combattu et que notre tour est arrivé.

Les cartouches supplémentaires sont aussitôt distribuées et les bataillons se massent dans de petits bois à l'ouest de la route Bertrix – Offagne. On plante la baïonnette au bout du fusil et l'on attend l'ordre de l'attaque.

Le 1^{er} bataillon est d'abord engagé, mais à peine s'est-il approché de la lisière des bois qu'il est accueilli par une vive fusillade. C'est le moment d'y aller « à la fourchette », suivant l'expression du colonel HELO.

La charge est ordonnée. Dans un élan magnifique, les trois bataillons se lancent successivement à l'assaut précédés de leurs chefs.

Mais les Allemands sont tapis dans des trous en avant desquels ils ont tendu des fils de fer que les nôtres ne voient que trop tard. Nous sommes arrêtés par cet obstacle sous un feu meurtrier qui cause de grands ravages dans nos rangs. Malgré des pertes sensibles, trois fois les bataillons reviennent à la charge : trois fois ils échouent.

Le capitaine BARON DAUTHET à qui un officier fait remarquer l'inutilité du sacrifice répond « Tant pis, je bourre ! ». Puis, sautant à cheval, il s'élance à nouveau en tête de sa compagnie avec le fol espoir de franchir ainsi la barrière de fil de fer. Une balle au front le couche sur le sol pendant que, non loin de lui, tombent les capitaines PIDAUT, VIZZAVONA, GENE BRIAS, VIEILLEFOND, les lieutenants REGNAULT, ROZIER, GAUD, GENIEYS, DAGRAS et bien d'autres que l'on ne revit jamais ainsi que de nombreux soldats.

Dès le début de l'action, le commandant FUSIL avait été blessé d'une balle à la jambe.

Comment dire tous les actes de courage et d'héroïsme accomplis par les hommes ! Ils suivaient leurs chefs par amour pour eux et par haine du boche ; ils les suivaient jusque dans la mort ! La nuit vint, et la retraite aussi hélas !

Les bataillons disloqués, ayant perdu toute cohésion, se dirigèrent sur Herbeumont en traversant la forêt. La rage au cœur, nous conservions quand même l'espoir de nous retrouver en plein champ, face à face avec l'ennemi, pour prendre une revanche éclatante et venger nos morts.

Cette occasion allait se présenter quelques jours plus tard. A Herbeumont, le colonel parvient à regrouper 1500 hommes du régiment. Il organise immédiatement la résistance sur les hauteurs avec l'appui de quelques pièces de canons. Le colonel commandant la Brigade

ayant été tué dès le début de la bataille de la veille est remplacé par le colonel, et le commandement du régiment est exercé, à partir de ce moment, par le lieutenant-colonel BORIUS.

Le 23 août, à 12 heures, l'ordre nous est donné de quitter Herbeumont et de nous diriger sur Osnes. C'est l'abandon du petit coin de Belgique que nous défendions, mais c'est aussi hélas! L'abandon d'une partie de notre sol.

On arrive sans encombre à Osnes où on s'installe en cantonnement d'alerte. Le lendemain, le régiment se reconstitue près du village. Le 1^{er} bataillon est reformé avec trois compagnies seulement par suite des pertes élevées qu'il a subies l'avant-veille.

Ensuite le régiment se porte à Euilly qu'il organise défensivement, pendant que de nombreuses batteries s'installent un peu en arrière de lui pour interdire à l'ennemi le passage de la Chiers. En hâte on creuse des tranchées. La plupart des habitants ont fui devant l'invasion. Quelques vieillards seulement sont restés, ne voulant pas abandonner leur foyer et l'un d'eux dit aux soldats :

« Je suis trop vieux pour quitter ma maison, et je préfère mourir ici, mais avant je vais vous aider à défendre mon village. Avec ma charrue, je vais creuser des tranchées dans mon champ et lorsqu'ils viendront, les bandits, je prendrais un fusil moi aussi, malgré mes cheveux blancs ! ».

Ce brave français mit une ardeur juvénile à creuser des sillons que nous approfondîmes, mais deux jours après, nous quittions le village sans avoir eu à tirer un seul coup de fusil. Que devint-il !...

La journée et la nuit s'achèvent dans le calme.

Le 25, à l'aube, la canonnade reprend. On voit les Allemands déboucher des bois très loin, et tenter de s'infiltrer par les petits ravins qui convergent sur Carignan. Un formidable duel d'artillerie s'engage, mais dans lequel la supériorité du 75 s'affirme. Tout ce qui sort des bois est pris sous le feu de nos canons qui, de plus, fouillent toutes les dépressions du terrain. Osnes, que nous avons quittés la veille, est pris à partie par notre artillerie qui pilonne sans arrêt ce malheureux village devenu une fourmilière d'Allemands.

Toute la journée la bataille fait rage. Peu de fusillade, mais du canon, encore du canon, et toujours du canon. C'est un massacre de boches !

La fumée dégagée par les projectiles est telle qu'on dirait qu'épais brouillard s'élèvent tout à coup des ravins. Les villages flambent !

Décidément la vengeance commence et les Allemands, surpris par cette résistance alors qu'ils nous croyaient en pleine déroute, hésitent et s'arrêtent. Une compagnie du régiment va faire sauter le pont de Carignan, car malheureusement il va falloir encore battre en retraite malgré le succès de la journée.

Le 26 août, à 1 heure 30, on franchit la Meuse à Mouzon.

A la tombée de la nuit, on s'installe à la cote 314, près de Raucourt, avec mission de contre-attaquer l'ennemi qui aurait réussi à franchir le fleuve. La nuit se passe sous une pluie battante ; les Allemands ne sont pas venus.

A l'aube, l'ordre est donné d'abandonner la position et de se rendre à Haraucourt.

La fatigue est grande, surtout si l'on ajoute aux veilles l'angoisse de la retraite. Néanmoins le moral n'a pas fléchi.

CHAPITRE III

Bataille d'Angécourt et de Thelonne

On arrive à Haraucourt de fort bonne heure. Nous sommes transis de froid. On distribue rapidement quelques vivres aux hommes et l'on prépare un peu de café. Mais tout à coup : alerte ! Au diable les marmites ! Les 1^{er} et 2^{ème} bataillons reçoivent l'ordre de prolonger à

droite le 14^{ème} et de le protéger sur son flanc pendant qu'il prononce une contre-attaque sur Thélonne que les Allemands viennent d'occuper.

Notre but est de harceler l'ennemi pour protéger la retraite de l'armée. Le lieutenant-colonel BORIOUS prend le commandement des deux bataillons pendant que le 3^{ème} reste en réserve de brigade dans le village. Le 2^{ème} bataillon commence le mouvement et de dirige, suivi du 1^{er}, sur Angecourt d'où ils prennent tous deux la formation de combat. La liaison est établie avec le 14^{ème} et le contact est rapidement pris avec l'ennemi. Le feu est engagé sur tout le front.

Nous nous emparons des deux premières lignes de tranchées allemandes.

A ce moment, le 2^{ème} bataillon, malgré le renfort de deux compagnies du 1^{er}, est arrêté devant une crête et un petit boqueteau occupés par de l'infanterie et des mitrailleuses ennemies.

L'assaut est donné par trois fois ; chaque fois le bataillon est ramené.

Le lieutenant-colonel envoie demander à l'artillerie de battre la lisière du bois, mais les artilleurs répondent qu'il y aurait autant de danger pour nous que pour les Allemands en raison de la faible distance qui nous sépare de l'ennemi. Ne voulant pas abandonner le terrain conquis, le lieutenant-colonel donne l'ordre au capitaine DEBELMAS, commandant le 1^{er} bataillon, d'essayer, avec les deux compagnies qui lui restent, un mouvement enveloppant par la droite.

Il reçoit, en même temps, un renfort d'un bataillon du 88^{ème} (bataillon VAGINAY) qu'il envoie pour appuyer l'attaque. Un quatrième assaut est encore tenté, et cette fois la position tombe entre nos mains.

Il est douze heures ; nos mitrailleuses sont mises en batteries et on poursuit, par le feu, l'ennemi qui dévale les pentes dans la direction de Pont Maugis. Les sections de mitrailleuses des lieutenants DECAP et CLARISSOU font d'excellent travail : elles abattent les fuyards par paquets.

L'organisation du terrain conquis est immédiatement entreprise, mais rendue très difficile par un feu violent de mitrailleuses partant par la droite, dans la direction du canal, et par le feu de l'artillerie ennemie. Le commandant de VILLELUME est tué de plusieurs balles au moment où, il indiquait au lieutenant-colonel BORIOUS l'emplacement de mitrailleuses ennemies.

Peu après, le lieutenant-colonel BORIOUS tombe à son tour grièvement blessé de deux balles ainsi que le commandant VAGIMAY, ancien capitaine au 7^{ème} R.I.C. Le capitaine LAVIGNE a les deux bras traversés et la poitrine labourée par une balle. Son corps ruisselle de sang. Malgré la souffrance, il ne cesse d'encourager ses hommes. Le lieutenant DULUC est tué, les lieutenants FORT – ALBERT – CALDAIROU et DENILLE sont blessés.

A ce moment arrive, en renfort, le 3^{ème} bataillon, précédé du drapeau déployé que porte le lieutenant MECHIN. Tout le régiment se trouve maintenant engagé. La bataille redouble d'intensité car l'ennemi envoie sans cesse des troupes pour essayer de prendre pied sur la rive gauche de la Meuse, ce qui pour lui constituerait une position importante.

Au loin, on aperçoit Bazeilles qui regorge d'ennemis. Notre artillerie y frappe sans arrêt et les pertes allemandes s'accumulent. La Meuse charrie des quantités de cadavres boches. Allons la journée est bonne ! Nos pertes sont sensibles, c'est vrai, mais celles de l'ennemi sont énormes et non seulement nous n'avons pas lâché un pouce de terrain, mais encore nous avons jeté à l'eau tous les boches qui avaient franchi la Meuse.

A droite et à gauche, le succès est aussi complet, ce qui permet au général de LANGLE de CARY, commandant l'armée, de téléphoner en fin de journées au Général en Chef : « *Suis vainqueur à fond. Je demande à rester sur mes positions.* »

« Restez 24 heures pour affirmer votre succès, lui répondit le généralissime, mais ensuite battez en retraite. »

C'est dur ! Être vainqueur et reculer quand même !

Nous passons la nuit sur les hauteurs de Raucourt sans être inquiétés par l'ennemi qui, en raison de son échec de la journée, hésite à se porter en avant.

Le lendemain, à 8 heures, le régiment passe en réserve au Sud du village sur une position violemment bombardée par l'artillerie lourde allemande et nous assistons pour la deuxième fois à un nouveau et formidable duel d'artillerie.

A 16 heures, on reprend le mouvement de retraite que protègent des compagnies du 2^{ème} bataillon et la section de mitrailleuses du lieutenant de CASTELNAU. Pourquoi reculer encore puisque le succès est à nous ! C'est l'ordre, il faut s'incliner.

Mais cela ne va pas sans une violente protestation du lieutenant FALGUEIRETTES qui, les vêtements en lambeaux, un manteau allemand sur les épaules, un casque à pointe au ceinturon et un fusil boche en main, veut arrêter, avec sa poignée de braves, l'avance de l'ennemi.

CHAPITRE IV

Retraite

A partir de ce moment commence la longue et douloureuse retraite. Raucourt, Angecourt ont marqué, pour le régiment, les derniers combats de notre première rencontre avec l'Allemand exécré. A part quelques escarmouches de peu d'importance, la marche vers le Sud s'accomplit sans incidents, par étapes journalières de 30 à 40 kilomètres.

Le 28 au soir nous sommes à Arthez-le-Vivier.

Le 29, au Chesne, que l'on abandonne le 30 pour bivouaquer à Chufilly.

Un temps d'arrêt et la retraite inexorable continue. Dans la nuit du 1^{er} au 2 septembre, on passe Semide où un court engagement a lieu avec l'avant-garde prussienne. Maintenant la retraite s'accélère. On marche nuit et jour, presque sans arrêt. Le repos n'est plus permis ; le sort de la France en dépend !

Malgré la fatigue des marches forcées, des nuits sans sommeil, de la faim, de la soif, pas une plainte ne s'échappe de notre bouche, pas un traînard ne reste en chemin. Chacun connaît son devoir et mieux vaut mourir sur place de fatigues et de privations que de tomber aux mains de l'ennemi. Nous traversons la Champagne pouilleuse où l'eau fait totalement défaut. Une chaleur torride nous brûle le visage et irrite la gorge. Qu'importe, il faut marcher quand même, car la vengeance est proche, dit-on.

D'interminables convois d'émigrés encombrant les colonnes. Des vieillards, des femmes, des enfants ont quitté en hâte le pays natal, la petite patrie, et les voilà qui s'en vont au hasard de la destinée, dans l'intérieur du pays pour ne pas subir le joug allemand. Une charrette pleine de harde, de paillasses, de meubles, d'objets inutiles, entassés pêle-mêle par des mains fiévreuses que guidait un cerveau affolé passe près de nous. Sur le fait de cet échafaudage deux vieillards sont étendus. Derrière marchent les jeunes : la mère, portant un nourrisson sur ses bras, puis trois petits bambins qui crient : « Maman ! » du pain ! Maman ! J'ai soif ! »

Ceux d'entre nous qui ont entendu cet appel déchirant de l'enfant se précipitent et donnent le petit morceau de pain et le peu d'eau qu'ils conservaient si précieusement.

Oh triste vision ! Pourquoi ajouter cet affreux spectacle aux angoisses de la retraite !

Un « Taube », reconnaissable à sa forme d'aigle, survole la route qu'encombre le flot humain.

Que va-t-il faire ?

Mais tout à coup apparaît au-dessus de lui un avion aux cocardes tricolores. Trois coups de carabine et le vautour à croix noires s'écrase sur le sol. Le 3 septembre nous bivouaquons à Vesigneul-sur-Marne.

Le 4, nous voilà à Sompuis. Et toujours avec nous l'interminable convoi des charrettes, des vieillards, des femmes et des enfants !...

Les villages se vident après notre passage et leurs populations s'accrochent désespérément à nous. Le 5, à minuit, on arrive à Brebant et Corbeil où nous espérons goûter un peu de repos, mais à 3 heures du matin, alerte ! Allons il faut repartir. La route du Sud est là devant nous.

Mais est-ce une illusion ! Il semble que nous prenons le chemin du Nord...

Que se passe-t-il ?

On marche quelques kilomètres, puis on s'arrête dans un champ, les bataillons en colonne double. A ce moment, le commandant LABOURDETTE réunit les officiers et leur lit l'ordre suivant qu'il vient de recevoir et que l'on communique immédiatement aux hommes :

Officiers, Sous-officiers, Soldats :

Au moment où va s'engager une bataille dont dépend le salut de la Patrie personne ne doit plus regarder en arrière. Une troupe qui ne peut plus avancer doit se faire tuer sur place plutôt que de reculer.

Le Généralissime : *J. JOFFRE*.

Enfin la retraite est finie.

Le moment est venu de vaincre ou de mourir. Officiers et soldats font le serment de ne pas lâcher pied et de faire payer cher à l'ennemi les horreurs auxquelles ils viennent d'assister.

La bataille de la Marne va commencer.

CHAPITRE V

Bataille et victoire de la Marne

Après une heure de repos, le régiment se porte à la cote 201 qu'il a pour mission de défendre jusqu'à la mort. Les avant-postes de combat sont pris et on attend le choc. La soirée et la nuit sont marquées seulement par quelques coups de fusil, indices de la prise de combat avec les éclaireurs ennemis.

Le 7 septembre, à 5 heures, la bataille d'artillerie commence. Les Allemands suivant leur tactique habituelle piroient à coups d'obus nos positions avant d'y lancer leur infanterie.

Malgré des déplacements latéraux et une judicieuse utilisation du terrain, de nombreux soldats sont blessés par ce bombardement qui continue avec des alternatives de vitesse et de lenteur jusqu'à 11 h 30. Notre artillerie riposte énergiquement. On souffre aussi beaucoup de la soif et du manque de vivres.

Dans l'après-midi le feu de l'artillerie ennemie se ralentit puis cesse totalement à la nuit. Cette trêve est aussitôt mise à profit pour creuser des tranchées que l'on tiendra à outrance malgré la grande supériorité numérique de l'infanterie et de l'artillerie allemandes.

La confiance est grande, car pour la première fois, nous couchons sur nos positions. Le temps est superbe. Pendant la nuit, les voitures de ravitaillement viennent sur le champ de bataille.

On distribue un peu de pain et de viande de conserve ; 300 litres d'eau sont répartis dans le régiment : c'est peu pour 1500 hommes !

Le 8, à 5 heures, la bataille reprend. D'abord un tir extrêmement violent d'artillerie sur la cote 201, puis au loin, on voit apparaître l'infanterie ennemie qui se déploie et répond à notre feu.

Un soleil éclatant préside la fête. Est-ce le soleil d'Austerlitz ?

Une batterie de 75 vient de mettre en position tout près de nous et commence son œuvre de mort : Elle tire à mitraille. L'infanterie allemande semble hésiter. Elle trouve en effet une résistance à laquelle elle n'était pas habituée depuis quelques jours. Le combat se stabilise ainsi devant notre front ; il devient plus vif encore à notre droite et à notre gauche. Mais là comme ici l'ennemi se heurte à la même volonté tenace de ne pas lâcher prise :

« *Se faire tuer sur place plutôt que de reculer !* »

Ces paroles de notre Grand Chef reviennent comme un leitmotiv aux lèvres de tous.

A 10 heures, la batterie de 75 qui, depuis le matin, crache sans arrêt, cesse son tir... faute de munitions. Les artilleurs prennent leur mousqueton et font le coup de feu avec les fantassins.

« *Tenez jusqu'au bout, la victoire est à nous !* » nous dit-on.

A 10 h 50, un caisson de ravitaillement étant arrivé, la batterie reprend son tir. Le combat s'anime, mais les fantassins ennemis ne paraissent toujours pas désireux de se lancer à l'assaut. On se fusille encore à distance. Un obus allemand percute contre un arbre, près du commandant du régiment, et un gros éclat arrache le bras du lieutenant de CASTELNAU, adjoint au chef de corps, puis ricoche et emporte la tête d'un sergent, agent de liaison. On emporte le lieutenant à la ferme des Grandes Perthes où il meurt presque aussitôt en disant à un de ses amis : « *Va dire au commandant que mon plus grand regret est de n'avoir pu rester jusqu'au bout pour voir la victoire !* »

Nos pertes sont élevées. A 12 heures, le régiment reçoit l'ordre de se rendre à la ferme Montorlor pour se reconstituer avec un renfort de 500 hommes qui viennent d'arriver.

Le mouvement de repli s'exécute en bon ordre sous la protection d'éléments du 207^{ème} R.I. qui prennent notre place. Dans cette opération, le capitaine CASTAING et le lieutenant HUFTIER sont tués. Ce dernier, prêtre avant la guerre, était resté sur le champ de bataille après le départ de sa compagnie pour donner les secours de la religion à un mourant quand un éclat d'obus le frappa à la tête.

Le capitaine CASTAING fut tué en s'assurant que tous ses blessés avaient été relevés et son corps fut retrouvé trois jours après, par son propre frère, l'abbé CASTAING, aumônier de la Division.

A 16 heures, le renfort ayant été incorporé, le régiment tout entier retourne dans la bataille. La nuit apporte le silence. Sur notre front, l'ennemi n'a pas gagné un pouce de terrain.

Le lendemain, le régiment réoccupe la Cote 201, que les Allemands continuent de cribler de projectiles. Les capitaines LACADE et DEBELMAS sont blessés ainsi que les lieutenants ROUVIERE, LAFFONT, CARNET et DELFOUR. Les hommes font preuve du plus grand courage et d'une endurance surhumaine. On voudrait les citer tous, mais, hélas !...

Combien de héros obscurs ont donné leur vie pour la Patrie et que le destin a laissés dans l'ombre ! « *Entre les plus beaux noms leur nom est le plus beau...* »

Le soir nous bivouaquons à la Ferme des Grandes Perthes, où l'on incorpore un nouveau renfort de 800 hommes.

Le 10 septembre, on réorganise les bataillons. Fautes de cadres, ceux-ci restent à trois compagnies. Le 1^{er} bataillon est commandé par le lieutenant FALGUEIRETTES, les 2^{ème} et 3^{ème} par le capitaine LAURRIN et JAUBERT. Les Allemands ont fait avancer leur artillerie lourde et l'éclatement des gros projectiles résonne terriblement dans les vallons.

La nuit se passe au bivouac, dans un bois, en réserve, à 600 mètres au sud de la Ferme de la Certine.

CHAPITRE VI

La poursuite

Le 11, à 5 heures du matin, tout le monde est sur pied. Le bruit court avec persistance que les Allemands sont battus et que profitant de la nuit, ils ont commencé leur mouvement de

retraite. Cette rumeur semble se confirmer par le silence anormal qui règne sur le champ de bataille.

Enfin, la nouvelle est rendue officielle par un ordre que reçoit le régiment de se lancer à la poursuite de l'ennemi dans la direction de la Cense de Blanzay. Il faut avoir vécu cette heure là pour en connaître véritablement toute la portée. Dans le bivouac, c'est un délire ! On s'embrasse, on pleure, on rit, on chante...

Le sac paraît plus léger sur les épaules lorsqu'on se met en marche. Pour la première fois, nous traversons le champ de bataille dans toute son étendue et ce n'est pas là le spectacle le moins réconfortant de ces cinq jours de combats. Fantassins et artilleurs voient leur œuvre ! Les petits bois de sapins sont remplis de cadavres allemands fauchés par les balles et par nos 75. Ici ce sont des sections entières encore alignées comme à la manœuvre et qu'un obus français a clouées sur place. Plus loin, au pied d'un poteau télégraphique, dix corps allemands sont entassés. On dirait une grappe qu'on aurait laissé tomber après en avoir coupé la queue.

Le poteau décapité par un obus donne l'explication de cet amas sanglant.

Dans la précipitation de leur retraite, les Allemands ont abandonné un grand nombre de leurs blessés : toutes les granges en sont pleines, mais il est bon de se méfier, car certains d'entre eux ont conservé leurs armes et n'hésitent pas à nous tirer dans le dos après nous avoir demandé à boire.

Nous avançons toujours. Maintenant la désolation commence ! Les villages sont en feu.

Pour manifester leur désespoir de n'avoir pu atteindre Paris, ces dignes fils d'Attila accumulent les ruines derrière eux. Tout ce qui n'a pas été brûlé a été pillé, saccagé, souillé. Les Allemands fuient en trois colonnes : l'artillerie sur la route, l'infanterie et la cavalerie à travers champs. Leurs pistes sont jalonnées par des milliers de bouteilles vides. Ces soudards n'ont pas voulu quitter la Champagne sans goûter à l'ivresse que procure son vin, puisque maintenant ils doivent faire leur deuil de cette province qu'ils convoitaient. Mais dans leur beuverie ils n'ont pas connu la mesure : ils ont bu « *Kolossalement* » !

Ensuite ils se sont acharnés sur tout ce qui représente la vie d'un peuple civilisé, et les ordures qu'ils ont laissés, le mépris qu'ils ont professé pour leurs blessés et les cadavres de leurs compagnons d'armes, tout cela porte l'empreinte nette, caractéristique de la « *Kultur* » allemande, c'est-à-dire la négation de toute civilisation.

La nuit tombe ! Nous arrivons à Pringy, sous une pluie battante, à la lueur sinistre des maisons embrasées.

Ça sent la chair rousse ! Ce sont probablement des blessés allemands que leurs « *Kamarades* » ont ainsi guéris... Hélas ! Ce sont peut-être des vieillards français...

Oh ! Les bandits qui ont osé cela !

Après quelques heures de repos, nous repartons par Songy, Saint-Martin, Francheville, Dampierre et Moivre. Nous doublons les étapes, car enfin il faut rattraper les boches. La fatigue ne compte plus.

Le 13 septembre, nous traversons Somme-Tourbe, complètement brûlé et Wargemoulin en flammes. Nous cantonnons à Minaucourt, que les Germains n'ont pas eu le temps d'incendier.

La pluie tombe à flots !

Les avant-postes sont pris et deux compagnies sont envoyées à la Ferme Beauséjour où elles se heurtent à un bataillon ennemi. Une vive fusillade s'engage, mais en raison de l'heure tardive et de l'extrême fatigue des hommes, le combat n'est pas poussé plus à fond. Le lendemain, la bataille reprend sur tout le front Mesnil les Hurlus, Ferme Beauséjour. Notre artillerie nous soutient faiblement faute de munitions. Par contre, l'artillerie ennemie arrose de projectiles les crêtes que nous occupons, ainsi que les ravins où se tiennent les réserves du régiment ? La Ferme Beauséjour est prise, mais c'est le seul gain de la journée.

Le commandant LABOURDETTE est grièvement blessé par une balle qui lui brise l'épaule. Le commandement du régiment passe entre les mains du capitaine LAURRIN.

CHAPITRE VII

Bataille de Beauséjour et d'Argonne

A partir de ce moment va commencer la guerre de tranchées qui durera plusieurs années.

L'histoire nous dira pourquoi, après la belle victoire de la Marne, l'Armée Française ne put jeter l'ennemi hors des frontières et par quel concours de circonstances, prévues ou imprévues, les Allemands ont réussi à stabiliser le front de bataille sur notre sol.

En raison des pertes élevées subies la veille, le régiment passe en réserve à Minaucourt et commencent immédiatement à creuser des tranchées et boyaux. Jusqu'au 21 septembre, l'activité de combat reste faible. Dans la nuit du 21 au 22, on relève en première ligne le 9^{ème} R.I. : 1^{er} bataillon à gauche, le 2^{ème} au centre, le 3^{ème} à droite. Le 24, le commandement du régiment est pris par le lieutenant-colonel PERIER d'HAUTERIVE.

Le 26, à l'aube, une fusillade nourrie s'engage sur notre front et sur les secteurs voisins. Les Allemands essaient une première attaque qui est repoussée sur toute la ligne. Une demi-heure plus tard, ils reviennent à la charge en force considérable et parviennent à refouler notre gauche, malgré la résistance opiniâtre de nos hommes qui n'abandonnent la ligne que sur l'ordre de leurs chefs.

Une menace de débordement se dessine aussitôt de ce côté. Mais le commandant LAURRIN (promu à ce grade depuis quelques jours) a vu le danger. Aidé du capitaine CLARISSOU, il rallie une centaine d'hommes et parvient à faire mettre en batterie une mitrailleuse qui prend de flanc l'attaque de tout un bataillon allemand lancé dans la trouée.

Surpris, l'ennemi s'arrête, oscille et, finalement, s'enfuit dans le plus grand désordre vers ses lignes. A ce moment, il tombe sous le feu des deux autres bataillons qui, malgré le fléchissement du 1^{er}, n'ont pas cédé. Les gros paquets de fuyards sont fauchés par les mitrailleuses, et les isolés sont tirés comme des lapins. Bien peu réussissent à réintégrer leurs trous.

Quelques-uns cherchent un refuge illusoire derrière des gerbes de blé, ce qui procure à nos meilleurs tireurs une excellente occasion de montrer leur adresse. Le sol est jonché de cadavres boches.

De notre côté, nous avons pas mal de blessés, dont le lieutenant-colonel PERIER d'HAUTERIVE, atteint d'une balle au bras. Malgré tout la journée est bonne car les Allemands viennent de subir un sanglant échec. Après cette affaire, le 7^{ème} R.I., sous le commandement du chef de bataillon LAURRIN, est mis en réserve pour se reconstituer. Le 28, le lieutenant-colonel DIZOT en prend le commandement.

Dans la nuit du 1^{er} au 2 octobre, le régiment relève le 21^{ème} R.I. dans les tranchées au nord de Somme-Suippes. Il y reste jusqu'au 15 sans qu'aucun combat important ait marqué cette courte période, puis il retourne à Wargemoulin où le rejoint le lieutenant-colonel BORRUS, à peine guéri de ses blessures.

Le colonel HELO est nommé général commandant la 65^{ème} Brigade.

Jusqu'au 6 décembre, le 7^{ème} R.I. reste dans la région Beauséjour – Mesnil-les-Hurlus et alterne avec le 9^{ème} R.I. pour l'occupation de la ligne de combat. La pluie qui ne cesse de tomber entrave fortement les travaux d'organisation défensifs qui se limitent d'ailleurs au creusement de tranchées et de boyaux et à la pose de fils de fer en avant de la première ligne. Les matériaux manquent pour créer des abris à l'épreuve des projectiles lourds. D'autre part, se cacher sous terre est contraire au tempérament français. On espère malgré tout que cette immobilisation ne durera pas longtemps, que la guerre de mouvement ne saurait tarder à

reprendre ; aussi, partant de ce principe, les tranchées sont occupées dans toute leur longueur nuit et jour, ce qui fatigue beaucoup les hommes.

Le 6 décembre, le régiment revient en réserve. Il reçoit l'ordre de se tenir prêt à être embarqué le lendemain en camions auto. Naturellement, les nouvelles les plus extraordinaires circulent comme toujours en pareil cas, lorsque personne ne sait rien mais croit savoir. Cependant la note dominante est que cette relève correspond à une reprise d'offensive et la joie est générale. Et puis, il y a le voyage en camions autos, ce qui est une nouveauté pour tout le monde.

Une promenade en « automobiles » de tout un régiment ! Voilà qui dépasse les conceptions d'un grand nombre d'hommes qui ne pouvaient s'imaginer qu'un fantassin puisse se déplacer autrement qu'à pied, avec « l'as de carreau » sur le dos. Bref ! Le lendemain à midi, le régiment se trouve échelonné sur la route Suippes – Sainte-Menehould devant une file interminable de gros camions dans lesquels on embarque.

Ah ! Ce voyage il fut court, mais il n'eut rien d'agréable. Il pleuvait. Mais de cela les hommes s'en souciaient peu. Couverts de boue de la tête aux pieds, très inconfortablement « parqués » dans ces énormes voitures qui se dandinaient à tous les cahots et les projetés les uns contre les autres, ils n'avaient qu'une pensée : jouir des quelques heures qui pour eux représentaient la paix et la civilisation, car on traverse des villages intacts dans lesquels on vit, ce qui était inconnu pour nous depuis longtemps : des civils... !

Des femmes sur le seuil de leur porte nous suivaient d'un regard angoissé, car elles étaient habituées à ces passages de troupe et elles savaient ce que nous ignorions :

C'est que nous allions en Argonne où la bataille faisait rage dans la boue et dans l'eau.

Mais bah ! Nous en avons vu d'autres. Ces hommes boueux qui passaient n'étaient-ils pas les poilus de la Marne. A 10 heures, on débarque à Chaudefontaine et le lendemain matin une étape nous porte à Vienne le Château.

Le 2^{ème} bataillon est aussitôt envoyé à la Harazée où il arrive juste à point pour repousser une attaque allemande. Le régiment reste en Argonne jusqu'au 14 décembre et la belle conduite du 2^{ème} bataillon (seul engagé), sous le commandement du chef de bataillon CHAILLOT, lui vaut les lettres élogieuses suivantes adressée par le colonel commandant le 51^{ème} R.I. au lieutenant-colonel commandant le 7^{ème} R.I.

13 décembre 1914

Du 8 au 13 décembre, le 2^{ème} bataillon du 7^{ème} R.I. a été appelé à soutenir le 51^{ème} R.I. chargé de la défense du secteur Nord du bois de la Gruerie.

En raison de la faiblesse des effectifs du 3^{ème} bataillon du 51^{ème} R.I., la 6^{ème} compagnie du 7^{ème} R.I. a dû être placée en première ligne, au saillant Est du secteur.

Ce saillant était périlleux et difficile à tenir. La 6^{ème} compagnie, sous les ordres de son chef, l'a occupé avec intelligence, résistant très bravement aux différentes attaques de l'ennemi.

Elle a fait preuve pendant ces journées, de discipline, de bon esprit, de calme. C'est une unité sur laquelle on peut compter.

Je vous serais obligé de vouloir bien adresser aux officiers et aux soldats de cette compagnie toutes mes félicitations.

G. BRION.

Devant la 8^{ème} compagnie du 51^{ème} R.I., le chef de bataillon a fait éclater une mine et s'est servi de l'entonnoir pour amorcer une nouvelle tranchée en avant de notre ligne.

Dans cette attaque, la section du 51^{ème} R.I. a été très brillamment aidée par une escouade de la 5^{ème} compagnie du 7^{ème} R.I. qui était en réserve de compagnie.

Les hommes du 7^{ème} R.I. se sont bravement comportés ; le chef de bataillon me dit toute sa satisfaction de l'aide qu'ils lui ont donnée. Je suis très heureux de vous en faire part et de

vous dire que les hommes de la 5^{ème} compagnie, à gauche, se sont aussi bravement conduits que ceux de la 6^{ème} compagnie de droite.

G. BRION.

Le 16 décembre, le régiment revient à Chaudefontaine et de là se rend à Sainte-Ménéhould où il s'embarque à destination de Somme-Tourbe pour rejoindre son ancien secteur de Champagne.

CHAPITRE VIII

Offensive de Champagne (Hiver 1914 – 1915)

Notre retour précipité de l'Argonne avait pour but de nous faire participer à l'offensive que le 17^{ème} Corps d'Armée devait prendre en Champagne. Le 7^{ème} R.I. ne chômait pas.

L'ordre général de l'attaque est communiqué à tout le monde. Il est accueilli avec enthousiasme. Les premiers combats sont livrés par les autres régiments de la division. Le 7^{ème} R.I. est en réserve.

Le 23 décembre, le 1^{er} bataillon, sous les ordres du commandant LAURIN, reçoit l'ordre de s'emparer, avec un bataillon du 20^{ème} R.I., des « Tranchées Brunées » qui forment un saillant dans notre ligne. L'attaque est menée avec la plus grande vigueur.

Après une préparation d'artillerie, le bataillon se lance à l'assaut, son chef en tête. Les tranchées ennemies sont conquises, mais le succès nous coûte cher. Des mitrailleuses que notre artillerie n'avait pas détruites ont ouvert un feu d'enfilade sur nos hommes au début d'attaque.

Le capitaine CLARISSOU et le lieutenant ROUQUET sont blessés. Les lieutenants VALETTE et LAPAMME sont tués. Deux cents hommes sont hors de combat, mais parmi lesquels beaucoup de blessés.

Le terrain conquis est immédiatement mis en état de défense. Deux fortes contre-attaques ennemies sont repoussées, malgré le faible effectif du bataillon. Le lieutenant PIQUEMAL abat d'un coup de revolver un officier allemand qui le sommait de se rendre. Ne pouvant reconquérir les tranchées perdues, l'ennemi les bombarde violemment et, pour la première fois, nous voyons apparaître cet engin nouveau appelé « *Minenwerfer* » (lance mines).

Le soir, une nouvelle contre-attaque est encore repoussée à coups de fusil. La nuit est plus calme. Nos hommes en profitent pour achever l'organisation de la tranchée et compter les prises. Outre un nombre assez élevé de prisonniers, le 1^{er} bataillon s'est emparé de mitrailleuses, de fusils et d'un minenwerfer de gros calibres, ainsi que des provisions de toutes sortes (saucisses, pâtés, fruits, cigares, etc...). Les boches s'apprétaient à fêter joyeusement Noël mais quelqu'un troubla la fête... !

A la suite de ce brillant fait d'armes, le 1^{er} bataillon, en entier, est cité à l'Ordre de l'Armée ; le commandant LAURIN et le capitaine CLARISSOU reçoivent la croix de la Légion d'Honneur.

Le 30 décembre, les trois bataillons du 7^{ème} R.I. attaquent les « *Tranchées Grises* » et s'en emparent en partie, mais la bataille qui dure depuis plusieurs jours a permis aux Allemands de renforcer leur artillerie, et les combats deviennent alors plus acharnés. Nous progressons lentement au prix de grands sacrifices. Les attaques se succèdent jour et nuit presque sans interruption. On ne connaît plus le repos.

Le 6 janvier, le général HELO fait paraître cet ordre du jour :

Le Général de Division prévient qu'il n'y a plus que quelques journées d'efforts à produire.

Dès que l'opération en cours sera terminée, il demandera pour les troupes de la division un repos bien mérité.

Le Général HELO, qui connaît l'esprit de sacrifice et les brillantes qualités de la 65^{ème} Brigade, est certain que l'effort demandé sera donné sans compter et que les troupes sous ses ordres feront plus que leur devoir.

Signé : HELO.

Ce repos nous ne devions le prendre que trois semaines après. La fatigue est grande ! Les bataillons se succèdent sur la ligne de feu et l'on voit des compagnies commandées par des sous-lieutenants de 19 ans, tous les autres officiers ayant été mis hors de combat. C'est une guerre d'usure dans laquelle le terrain est arraché par petits morceaux.

Enfin, le 21 janvier, le régiment est envoyé au repos à Bussy le Château où il y reste jusqu'au 29. Quelques renforts arrivent et, le 30, nous retournons dans la bataille.

Le 1^{er} février, le 1^{er} bataillon attaque le Bois Rectangulaire au Nord-Ouest de Perthes les Hurlus. La position avancée, tenue par la 1^{ère} compagnie, est devenue très périlleuse. La 4^{ème} compagnie demande à l'occuper, mais la 1^{ère} refuse de la céder. C'est un assaut de gloire ! Le 16 on attaque les bois au nord de Perthes ; le 17, nous sommes au-delà du Bois Rectangulaire. Les assauts se multiplient.

Après trois semaines de ces durs combats, le régiment est relevé et passe en réserve dans les bois de la Ferme Piémont où il ne reste que quelques jours dans la boue.

Au moment du départ. Il tombe en disant au sous-lieutenant VINCENT, un jeune qui recevait le baptême du feu : « Va, mon petit, et fais ton devoir. »

Les autres commandants de compagnie (capitaine THINUS et de ROMANET) sont tués dès le départ, en tête de leurs hommes. Ceux-ci n'ont plus qu'une idée : Vengez leurs chefs !

La tranchée est conquise de haute lutte et les boches massacrés. Des prisonniers sont parqués dans un coin. Leur frayeur est telle qu'un seul de nos hommes suffit pour les garder.

Une contre-attaque lancée immédiatement par l'ennemi donne lieu à des combats épiques.

L'adjudant BOUSQUET, sommé de se rendre par un officier boche, lui brûle la cervelle, puis s'emparant d'un fusil, abat coup sur coup 6 Allemands qui s'avancent dans un boyau.

Près de lui, le soldat DEYMA reçoit d'un autre officier allemand un coup de sabre qui lui coupe un doigt. DEYMA enfonce sa baïonnette jusqu'à la garde dans le ventre du boche et en étrangle un autre qui venait au secours du premier.

La contre-attaque est repoussée, deux mitrailleuses allemandes sont envoyées à l'arrière et l'une d'elles remise à la salle d'honneur du régiment. BOUSQUET et DEYMA reçoivent la Médaille Militaire sur le champ de bataille ; le lieutenant GENSAC et le sous-lieutenant VINCENT sont nommés Chevaliers de la Légion d'Honneur.

Le succès est complété par les 2^{ème} et 3^{ème} bataillons qui, engagés peu après, s'emparent des dernières tranchées constituant l'ouvrage S.K. Le lieutenant POPA se distingue tout particulièrement et reçoit la Légion d'Honneur.

Du 11 au 23 mars, le régiment occupe le secteur au nord de Mesnil les Hurlus où nos tranchées ne sont séparées de celles des Allemands que par quelques mètres, ce qui empêche les artilleries adverses de tirer sur les premières lignes. On se fusille à bout portant.

Le 23, le 7^{ème} R.I. est relevé définitivement et envoyé au repos à Bussy le Château en attendant une nouvelle destination. L'offensive de Champagne est terminée pour nous.

Depuis la bataille de la Marne, le 7^e s'est battu presque sans arrêt, allant partout où il y avait des coups à donner et à recevoir : en Argonne, à Beauséjour, à Perthes, à Mesnil. Partout où il a frappé, l'Allemand a reculé.

CHAPITRE IX

Offensive d'Artois (Mai – Juin 1915)

Après un mois passé à l'arrière dans des cantonnements au Sud de Verdun, puis dans la Somme, le 7^{ème} R.I. est désigné pour prendre part à l'offensive d'Artois.

Le 30 avril, il cantonne dans les faubourgs d'Arras et le lendemain il occupe le secteur de Roclincourt. En 1^{ère} ligne sont le 1^{er} et 2^e bataillons ; le 3^e reste en réserve à Anzin. L'attaque est fixée au 9 et les préparatifs en sont menés rapidement.

Nous aurons un glacis de 400 mètres à franchir pour atteindre la première tranchée allemande.

En arrière de laquelle s'élève le village de Thélus, dominant nos positions. La préparation d'artillerie est courte. Les brèches dans les réseaux ennemis sont assez rares, mais tant pis, nous irons quand même.

A l'heure dite, les compagnies se lancent à l'assaut en deux vagues. A peine la première est-elle sortie des tranchées que de nombreuses mitrailleuses allemandes font un barrage de balles dans lequel nos hommes entrent tête baissée. Beaucoup tombent ! Les autres continuent leur marche en avant, malgré la violence du feu des mitrailleuses et des canons ennemis.

Hélas, tant d'héroïsme ne devait pas être récompensé ! Après un parcours de 300 mètres, l'attaque se disjoint. Un mouvement de reflux se produit pendant que quelques hommes encore plus braves que les braves vont se jeter sur les fils de fer ennemis, d'où ils ne devaient plus se relever. C'est ainsi que moururent les lieutenants DANO, RIEFF et LAPEDAGNE, celui-ci âgé de 19 ans, ainsi que deux des héros de S.K. : le sous-lieutenant VINCENT, et l'adjudant BOUSQUET. L'assaut nous coûtait 300 hommes tués ou blessés. Mais ailleurs l'attaque progressait ; nous ne pouvions en rester là. On fait venir le 3^{ème} bataillon pour reprendre l'attaque.

A 16 heures, le colonel se porte dans les tranchées de 1^{ère} ligne ; les montres sont réglées et, à l'heure fixée, le 3^{ème} bataillon, suivi des survivants du 1^{er} et 2^{ème} bataillons, se lancent dans la fournaise, la baïonnette haute, les chefs en avant. Mais le même tir meurtrier part des lignes ennemies et l'attaque est de nouveau fauchée. Cependant, le corps qui attaque à notre gauche progresse sensiblement. Il faut, coûte que coûte, faire tomber la résistance de l'ennemi devant notre front : voilà l'ordre. L'attaque sera donc reprise dès demain.

Le 10 mai, à 13 heures, après une nouvelle préparation d'artillerie, le 3^{ème} bataillon tente un troisième assaut. Il est encore ramené par le feu des mitrailleuses que notre artillerie n'a pu détruire.

Le 11, avec un acharnement et une opiniâtreté qui en font le plus grand éloge, les 2^{ème} et 3^{ème} bataillons exécutent trois nouvelles attaques sans plus de succès. La compagnie LACADE est soumise, dans le boyau Abd-el-Kader, à un violent tir d'artillerie allemande et perd ainsi le tiers de son effectif.

Le 12, les bataillons se reconstituent sur place et la nuit suivante, le 3^{ème} est relevé sur la position de combat par le 1^{er} qui avait été envoyé au repos à Duisans après la deuxième attaque. Les pionniers du régiment, aidés de travailleurs fournis par les bataillons, creusent pendant la nuit, une parallèle de départ pour une nouvelle attaque, à 250 mètres en avant de notre première ligne. Ils sont protégés dans cette opération par des détachements placés en avant d'eux et sur leurs flancs.

Cette parallèle est occupée dans la nuit du 14 au 15, et ce jour-là, à 15 h 10, le 1^{er} bataillon repart encore à l'assaut. C'est toujours en vain ! Les mitrailleuses ennemies flanquent le glacis nu comme la main et interdisent toute progression. Ceux de nos hommes qui n'ont pas été atteints par les projectiles se couchent dans des trous d'obus et rentrent à la nuit.

Le 22, avant le jour, le 7^{ème} R.I. est relevé par le 2^{ème} R.I. Il se rend à Berneville, où le rejoint un renfort de 450 hommes.

Du 27 mai au 3 juin, le régiment occupe les tranchées dans le secteur Est d'Arras. Aucune attaque ne se produit ni d'un côté ni de l'autre, mais l'activité des deux artilleries est très grande et nous perdons du monde. Nous revenons à Berneville jusqu'au 15, puis nous passons en réserve d'attaque à Arras le 16, sans avoir à donner.

Huit jours après, nous prenons le Secteur Est de Ronville (Faubourg d'Arras). Aucune activité de combat ici, les tranchées adverses, sont distantes d'environ 600 mètres.

Le 3 juillet, le régiment est définitivement relevé. Il entre à ce moment dans la composition d'une nouvelle division (la 131^e) et est envoyé au repos à 40 kilomètres en arrière du front, dans la région d'Amiens, où il reste jusqu'au 30 juillet. De là, il est transporté par voie ferrée en Argonne.

CHAPITRE X

Argonne (Août 1915 – Mai 1916)

Ceux d'entre nous, et ils sont nombreux maintenant hélas ! Qui ont connu l'Argonne, en décembre 1914, ne peuvent prononcer ce nom sans un certain frisson. D'abord à cause des camarades qui dorment là-bas de leur dernier sommeil, à cause de la boue. Car la boue de l'Argonne est aussi légendaire que celle de la Woëvre. Mais puisque nous sommes en été peut-être n'aurons-nous pas trop à en souffrir.

Malgré tout, le cœur est aussi vaillant, et le devoir nous appelant de nouveau dans la bataille, on y va.

Les bataillons relèvent successivement, du 8 au 10 août, des bataillons du 154^{ème} R.I., dans les secteurs de Marie-Thérèse, de Saint-Hubert et de Fontaines aux Charmes. Quels jolis noms pour des bois dans lesquels on s'entretue depuis près d'un an.

La deuxième relève est encore en cours d'une attaque qu'une attaque allemande se produit sur notre gauche. On ne se bat plus guère à coups de fusils maintenant. Depuis plusieurs mois, les machines infernales ont pris la supériorité dans la guerre de tranchées. On se lance des tonnes d'explosifs à courte distance, on fait des barrages à la grenade, puis on s'aborde au couteau. C'est de cette façon que nous rejetons les Allemands d'un élément de tranchée où ils avaient réussi à pénétrer. Mais le contact reste immédiat. Certains boyaux sont même commun aux deux partis ; la démarcation en est seulement faite par un mur de sacs à terre de chaque côté duquel on s'épie pour frapper jusqu'à ce que l'un des occupants cède. Alors vite, le mur est reporté un peu plus loin. C'est ainsi que l'on progresse, tantôt d'un mètre, tantôt de dix, pour quelquefois revenir à son point de départ.

Il faut être doué d'un courage extraordinaire pour garder un de ces postes. Combien de fois avons-nous entendu des poilus dire à leurs camarades que le sort appelait pour la « faction » : « Non, pas toi, tu as des enfants, reste ! Moi j'y vais ! » Et ceux-là ne revenaient pas toujours...

Ah l'Argonne n'a pas changé ! Telle nous la vîmes en décembre dernier, telle nous la revoyons maintenant malgré l'été. Il pleut. Les boyaux et les tranchées sont transformés en ruisseaux de boue dans lesquels on enfonce jusqu'à la cheville et même souvent davantage.

La première nuit se passe dans une agitation extrême. Il fait si noir qu'on n'y voit pas à deux pas. Avec les projectiles qui éclatent de tous côtés, on ne sait plus facilement si l'ennemi est en avant ou en arrière, à droite ou à gauche.

Enfin le jour apparaît. Il apporte le calme, car les adversaires sont épuisés. De part et d'autre de la barricade, cette trêve est mise à profit pour se reposer un peu et lutter contre la boue. Nos abris sont de véritables aquariums, avec 40 à 50 centimètres d'eau ; on surélève les

couchettes et on dort quand même. Mais quand sous la nappe d'eau des coups sourds ! Ce sont les boches qui creusent une galerie pour nous faire sauter.

Tous les moyens sont donc employés ici : la mine. Les torpilles, le couteau, les liquides enflammés et les gaz asphyxiants. On est sûr ni de la solidité du sol, ni de la pureté de l'air que l'on respire. L'esprit est tendu à craquer. Les boches ont déshonoré la guerre ! Ils ont saboté la nature !

Le 12, vers midi, la bataille reprend. D'abord timidement ; un petit minen, suivi, dix minutes après, d'un second, puis d'un troisième ! Au début on n'y attache pas d'importance, mais peu à peu on s'énervé, on riposte à deux pour un, puis l'artillerie entre en jeu et finalement la danse bat son plein. L'ennemi attaque une première fois dans la nuit ; il est repoussé. Le temps de se regrouper et une nouvelle attaque se déclanche : même insuccès ! Le bruit dans la forêt est effroyable ! Chaque explosion de grenade ou d'obus est répercutée à l'infini par mille échos ; des arbres séculaires, décapités par les projectiles, s'écroulent à grand fracas, et des fusées multicolores jettent un rapide rayon de lumière sur ce spectacle de mort...

Enfin, le combat s'apaise. Nous comptons nos pertes ; elles sont lourdes, mais nous n'avons pas cédé un pouce de terrain.

Le 14, le 15, la bataille reprend dans les mêmes conditions. Tenaces, les boches du Kronprinz attaquent toujours. Chaque fois ils sont arrêtés et leurs cadavres servent de parapet à nos tranchées.

Le régiment va se reposer deux jours à Florent, puis il revient dans le secteur. L'agitation est moins grande. Après leurs insuccès de ces derniers jours. Les Allemands paraissent avoir renoncé à faire des attaques partielles, mais par contre, leur artillerie reste active.

On travaille la nuit à renforcer nos défenses accessoires et à créer de nouvelles parallèles ainsi que des abris. Il faut à tout prix empêcher le boche d'avoir des vues sur le défilé de Lachalade qui est notre unique voie d'accès pour les ravitaillements.

Nous alternons pour l'occupation des lignes avec le 14^{ème} R.I., par période de 7 jours. Les repos sont consacrés à des exercices de lancement de grenades.

Le 8 septembre, alerte ! L'ennemi attaque en force le 14^{ème} R.I. qui subit de lourdes pertes et abandonne le terrain. Le 3^{ème} bataillon du 7^{ème} R.I. arrive le premier sur les lieux contre-attaque et parvient à refouler l'ennemi sur une certaine profondeur. Les deux autres bataillons sont engagés peu après et rétablissent en partie la ligne par une charge à la baïonnette.

C'est la dernière offensive ennemie en Argonne. Jusqu'à juin 1916, époque à laquelle le régiment allait être appelé à participer à la défense de Verdun, aucun combat important ne fut livré, ni par nous, ni par les Allemands. Ceux-ci cherchèrent, dans la guerre de mine, le moyen d'améliorer leurs positions en s'emparant de la tête des ravins. Ils créèrent ainsi de vastes entonnoirs dont nous nous rendîmes toujours maîtres.

Il s'agissait d'exécuter un coup de main sur un saillant avancé de la ligne ennemie et de faire des prisonniers. L'opération fut confiée à la compagnie DUPORCQ, du 2^{ème} bataillon, le 6 avril 1916. Voici d'ailleurs le rapport établi par le commandant CHAILLOT, après l'affaire.

Ordre Général du Commandant de la II^{ème} Armée :

En exécution de l'Ordre d'opérations pour la journée du 6 avril 1916 (262^e Brigade), le coup de main prescrit s'est exécuté dans les conditions suivantes :

Trois colonnes avaient été formées ayant pour mission, à savoir :

Celle de gauche, d'aborder le flanc gauche du secteur d'attaque, d'aveugler trois boyaux qui y aboutissent et de poursuivre le mouvement dans la 2^e ligne ennemie, après s'être emparé d'un petit poste de grenadiers situé à l'angle sud-ouest de la position ; celle de droite, de se porter sur le flanc droit avec une mission analogue, après avoir surpris un petit poste logé sur la bordure de l'entonnoir de la mine du 31 mars 1916.

La colonne du centre devait relier les deux autres et tenir la tranchée de 1^{ère} ligne ennemie pendant que les deux autres chemineraient.

Ces colonnes étaient ainsi constituées :

Colonne de gauche : Chef, Sous-lieutenant BARILLE. – Groupe franc, - sapeurs-pompiers, - ½ section d'infanterie, - sapeurs du génie (outils et sacs à terre).

Colonne du centre : Sergent BOUAS. – Groupe franc, - ½ section d'infanterie, - sapeurs du génie (explosifs) sous la conduite du sergent ISSALY.

Colonne de droite : Sergent BLATY. – Groupe franc, - sapeurs-pompiers, - ½ section d'infanterie, - sapeurs du génie (outils et sacs de sable).

La tranchée ennemie était à une distance moyenne de 15 à 20 mètres, en terrain bouleversé par les projectiles, l'éclat des mines, les abatis d'arbres et nos défenses accessoires. Trois passages avaient été aménagés en avant de notre première tranchée.

L'opération, très minutieusement préparée dans tous les détails, s'est déclanchée avec une rapidité foudroyante et a donné comme résultat immédiat 15 prisonniers sans pertes.

Les différents tirs d'artillerie de 75, de lourde, de tranchée et 80 de montagne prescrits ont été exécutés à point nommé et avec une rare perfection. Ils ont donné au coup de main l'appui nécessaire à son exécution complète.

Quant aux troupes d'attaque, sous les ordres du capitaine DUPORCQ, elles se sont portées en avant avec un entrain endiablé. La colonne de gauche a enlevé d'abord le poste de guetteurs et le poste de grenadiers signalés.

Quelques Allemands, au nombre de cinq ou six, qui tentèrent de résister, furent tués sur place, d'autres réfugiés dans leurs abris furent capturés en un tour de main.

Sous la conduite du Sous-lieutenant COLIN, les sapeurs-pompiers se portèrent aux boyaux d'accès de gauche où ils furent bientôt rejoints par les sapeurs du Génie. Toutes les rencontres individuelles furent à notre avantage.

La colonne de droite agit pareillement.

Celle du centre bondit la première dans la tranchée allemande, le sergent BOUAS en tête.

Son irruption soudaine fut suivie de la reddition de 5 Allemands. Cette dernière tranchée fut visitée en détail par le sergent du génie ISSALY et par son détachement de sapeurs-pompiers porteurs d'explosifs. Les investigations de cette troupe se portèrent ensuite dans la tranchée de seconde ligne.

Tous les sapeurs furent admirables d'activité et d'entrain juvéniles. Il en fut de même du reste des sapeurs-pompiers qui, ne trouvant pas motif à faire usage de leurs outils, se joignirent sans hésitation à leurs camarades pour nettoyer la tranchée ennemie de ses défenseurs et faire des prisonniers.

Le signal de la fin de l'opération ayant retenti, le Sous-lieutenant COLIN, commandant les sapeurs-pompiers de la colonne de gauche, eut l'heureuse inspiration de faire protéger le retour des combattants par des jets de liquide enflammé qui dégagèrent un épais nuage de fumée. A la faveur de ce rideau, les troupes rentrèrent dans nos lignes. Les sapeurs-pompiers ne quittèrent leur poste que les derniers ; leurs vaillantes attitudes méritent une attention spéciale. L'un d'eux, quoique blessé par une bombe, n'est rentré qu'avec ses camarades. En ramenant les prisonniers au nombre de 15 vers l'arrière et dans nos propres lignes, le caporal PIERROT et le soldat DEGORCE, tous deux parmi les plus vaillants, furent atteints et tués dans le boyau B par un projectile, ainsi qu'un des allemands qu'ils conduisaient. Ce furent les seuls accidents à déplorer à la suite de cette opération.

Signé : CHAILLOT.

Ordre Général N° 204, du Commandant de la III^{ème} Armée.

Un nouvel exemple de méthode, d'énergie et de vaillance vient d'être donné dans l'exécution d'un coup de main par les troupes du 10^e Corps d'Armée.

Il s'agissait de nettoyer un saillant de la ligne ennemie couvert par des petits postes.

L'opération fut confiée à la 8^e compagnie du 7^{ème} R.I., commandée par le Capitaine DUPORCQ.

Pendant que l'artillerie encerclait par un tir nourri le saillant à enlever, les troupes d'assaut, divisées en trois colonnes, sautaient sur les ouvrages ennemis, suivies par des sapeurs porteurs d'appareils lance-flamme et par des sapeurs mineurs, chargés de détruire les organisations ennemies. Le programme arrêté à l'avance fut exécuté de point en point.

Tous les Allemands qui occupaient les lignes assaillies furent tués, à l'exception de 15 prisonniers ramenés dans notre tranchée se départ.

L'opération terminée, les sapeurs, avec leurs lance-flammes, établirent un rideau derrière lequel les braves qui avaient donné l'assaut se retirèrent sans subir de pertes.

Dès que tout le monde fut rentré dans nos lignes, nous fîmes exploser des mines préparées par nous à l'avance sous les tranchées allemandes attaquées.

Les Allemands qui s'étaient précipités pour réoccuper leur ligne avancée, furent ensevelis par l'explosion.

Au Q.G. le 10 avril 1916,

Le Général Commandant la III^{ème} Armée,

Signé : HUMBERT.

A la suite de cette brillante opération, qui fait honneur aux chefs qui l'ont organisées, comme aux vaillants qui y ont pris part, les récompenses suivantes ont été accordées : Capitaine DUPORCQ, commandant la 8^e compagnie du 7^{ème} R.I., proposé pour la Croix de Chevalier de la Légion d'Honneur.

Sous-lieutenant COLIN, du 1^{er} Régiment de Génie, Cie 22/8, proposé pour la Croix de Chevalier de la Légion d'Honneur.

Sergent BOUAS, du 7^{ème} R.I., a reçu la Médaille Militaire.

Sous-lieutenant BARILLE, un caporal et un soldat cités à l'Ordre de l'Armée.

Sous-lieutenant FRANÇOIS et deux sergents cités à l'Ordre du Corps d'Armée.

Un sergent, trois caporaux et 7 soldats cités à l'Ordre de la Division.

Un caporal et 8 hommes cités à l'Ordre de la Brigade.

Le 12 juin, le 7^{ème} quitte l'Argonne et va au repos à Vieil-Dampierre.

Les récompenses d'usage (primes, permissions, etc...) ont été accordées aux sous-officiers, caporaux et soldats qui faisaient partie du détachement.

CHAPITRE XI

Verdun (Juin - Juillet 1916)

Pour la seconde fois depuis le début de la guerre, le 7^{ème} R.I. jouit d'un véritable repos loin de la bataille, loin du bruit des canons. Le temps est superbe, la campagne est resplendissante et puis enfin nous sommes dans des lieux habités, et la vue des braves villageois, le son des cloches des églises font plus pour le repos de notre esprit que la meilleure chambre avec le plus confortable lit pour le repos de nos membres endoloris. Car voilà 10 mois que nous habitons la forêt et, dame ! Nous aurions fini par devenir tout à fait sauvages... ! Mais au loin, l'orage gronde. Les nouvelles qui nous parviennent de Verdun nous rendent anxieux et il faut s'attendre à payer notre part de gloire dans cette lutte titanesque.

En effet, le 24 juin, l'ordre est donné au 7^{ème} R.I. de se tenir prêt à être embarqué pour Verdun.

Le général DUPORT, commandant la division, fait paraître un ordre du jour dans lequel il dit à ses troupes toute la confiance qu'il a en elles au moment où celles-ci sont appelées à l'honneur de défendre la cité héroïque.

Le lendemain, les bataillons sont enlevés en camions autos. On s'arrache les journaux qui viennent d'arriver et qui portent en manchette : « *la ruée allemande sur Verdun* » ! Pourvu que nous arrivions à temps ! Tout le monde lit le journal et le convoi s'ébranle aux accents de *la Marseillaise*. Jamais le moral ne fut aussi élevé.

On débarque à Nixéville, après avoir suivi la « voie sacrée » (c'est le nom donné à la route Bar-le-Duc – Verdun qui fut l'artère principale de l'immense organisme qui a sauvé la ville).

Le 1^{er} bataillon est aussitôt dirigé sur le fort de Souville, près duquel il reste en réserve ; les deux autres se rendent à Landrecourt qu'ils quittent dans la nuit pour Belleray.

Le 26, à midi, le colonel et les chefs de bataillons vont prendre aux casernes Marceau les ordres du Général de Division.

Ces ordres sont les suivants :

Les trois bataillons ainsi que la compagnie hors rang relèveront le soir même dans le secteur de Fleury les éléments qui s'y trouvent. Tout ravitaillement étant impossible en ligne, officiers et soldats emporteront quatre jours de vivres de réserve et quatre litres d'eau. De plus, chaque homme sera porteur de 200 cartouches, 3 grenades et 6 sacs de terre. C'est clair et suffisamment net.

Le seul fait de ne pas compter sur le ravitaillement indique bien le caractère acharné de la lutte qui se livre là-haut.

A l'heure dite, les compagnies sont rassemblées, l'appel est fait ; il ne manque pas un homme.

Le colonel passe rapidement ses bataillons en revue. Il dit quelques mots aux chefs et aux soldats, s'assure que tous les hommes ont bien leurs cartouches et leurs vivres et montre lui-même sa musette contenant du « *singe* » et des biscuits.

Par petits groupes, les compagnies se mettent en marche. La relève s'opère très difficilement ; les unités ont à parcourir, la nuit, un terrain bouleversé et violemment battu par l'artillerie ennemie.

Le 1^{er} bataillon subit des pertes sensibles. Par contre, le 2^{ème} bataillon est plus heureux.

Comme il arrive sur le plateau du Fort de Souville, il voit s'abattre devant lui le barrage infernal. Comment passer ? Le commandant CHAILLOT, toujours remarquable de sang-froid et de jugement, arrête ses compagnies, les fait serrer sur la tête, puis, à un signal donné, tout le bataillon, le commandant d'abord, se lance crânement à travers le barrage qu'il franchit sans un seul blessé. Est-ce un miracle, Non, c'est de l'audace ! A la guerre, il n'y a que les audacieux qui réussissent. La relève est terminée au petit jour.

Le régiment est en pointe, à la droite d'une ligne qui s'infléchit à gauche. Cette ligne doit, par une attaque, être reportée plus en avant par pivotement sur nous.

L'artillerie ennemie est très active et laboure sans relâche le terrain compris entre le P.C. du colonel et la crête du Fort de Souville.

A 18 heures, la brigade de gauche se lance à l'attaque, atteint les ruines du village de Fleury, mais la violence du feu ennemi est telle que le terrain gagné est aussitôt perdu. A ce moment les Allemands essaient de déboucher de Fleury. Une contre-attaque est aussitôt lancée sur eux par une compagnie du 14^{ème} R.I., à laquelle se joignent spontanément deux sections du 7^{ème} R.I., sous les ordres du sous-lieutenant LYONNET et de l'adjudant CLEMENT. Cette contre-attaque est également disloquée par le feu des canons et des mitrailleuses. Le sous-lieutenant LYONNET tombe grièvement blessé ; il parvient cependant à ramper vers nos lignes, à la faveur de la nuit.

De part et d'autre, c'est un feu entier d'enfer. Le terrain est complètement retourné, malaxé, pétri. Là où il y avait des bois on ne trouve plus que quelques souches arrachées, hachées par des explosions multiples qui les projettent de place en place.

La pluie qui ne cesse de tomber transforme en cloaque le champ de bataille. Les trous d'obus se touchent, et l'eau qui les envahit jette des miroitements sinistres à la lueur des innombrables fusées éclairantes. On dirait un vaste paysage lunaire.

Le canon tonne toute la nuit ; les gros projectiles s'enfoncent profondément dans cette terre fatiguée et dispersent en éclatant des paquets de boue qui retombent en faisant : floc !

Au petit jour, pas un être humain ne paraît, mais des milliers d'yeux invisibles scrutent le terrain en avant et autour d'eux.

Tout est suspect ici ! Pas plus que nous, les Allemands n'ont de tranchées, mais chaque trou d'obus abrite un homme. Sitôt qu'une tête paraît, cent balles sifflent et souvent l'une d'elles atteint son but : alors la tête éclatent. C'est la lutte sans merci.

L'après-midi, le tir d'artillerie redouble d'intensité. Il suffit que deux hommes se montrent pour que le barrage soit déclenché, car on ne sait pas s'il ne va pas en surgir mille de ce sol mystérieux. Les nerfs sont tendus à se rompre. Mieux vaudrait donner l'assaut cent fois que de demeurer ainsi figés dans la boue, sous un déluge d'acier. Mais l'ordre est de rester là, et de tenir...

On commence à souffrir du froid. Les quatre litres d'eau emportés par chaque homme ont été vite épuisés. Certains, parmi les plus ingénieux, tendent leur toile de tente sur des trous d'obus et recueillent ainsi un peu d'eau de pluie qui étanchera leur soif.

Dès que la nuit retombe, le tir d'artillerie est reporté plus en arrière pour interdire tout ravitaillement et gêner les relèves qui sont forcément fréquentes, par suite de l'usure rapide des troupes. On s'efforce d'établir des communications téléphoniques et de creuser des tranchées.

Dans la nuit du 29 au 30, le 3^{ème} bataillon, qui était resté en réserve, relève le 1^{er}. Jusqu'au 4 juillet, la situation reste la même : aucune attaque d'infanterie ne se produit, ni d'un côté ni de l'autre, mais l'activité des artilleries ne diminue pas. On s'observe et l'on tue.

Le 5, avant le jour, les deux bataillons en ligne sont relevés. Ils doivent, pour atteindre la route de Verdun, franchir une seconde fois le glacis du fort constamment martelé par les gros projectiles. Cette marche s'effectue au prix d'efforts inouïs, par une nuit noire, dans un terrain complètement détrempé, bouleversé et parsemé d'obstacles innombrables. Et, il faut faire vite pour éviter d'être surpris par l'éclair des fusées auquel succède instantanément le tic-tac des mitrailleuses. On franchit le barrage sans beaucoup de pertes, puis on dévale les pentes de Souville, à proximité de nos canons qui hurlent à la mort.

Maintenant nous voici au repos, dans les ruines d'une caserne de la ville héroïque. Oh ! Pour quelques jours seulement ! Le temps de ce compter, de se retremper physiquement et moralement, afin d'être bien en forme pour de nouveaux combats.

S'il était besoin d'élever l'âme de nos soldats pour les envoyer encore dans la bataille, il suffirait de leur montrer Verdun. Ici tout n'est que ruines et incendies. Les Allemands se sont acharnés sur cette malheureuse cité avec une rage féroce. Des quartiers entiers sont complètement brûlés et, chaque jour, de nouvelles maisons disparaissent sous l'avalanche des obus et des bombes.

Le 8 juillet, le 3^{ème} bataillon remonte en ligne. Il est suivi le lendemain par le 2^{ème}, qui prend le secteur au Sud-est de Fleury, pendant que le 1^{er}, resté près de Souville, vient au repos à Verdun. Les journées du 9 et du 10 sont marquées par un bombardement ennemi plus intense encore que d'habitude. D'après les déclarations d'un déserteur allemand, l'ennemi doit prononcer une forte attaque demain sur le Fort de Souville. Aussitôt, le 1^{er} bataillon est alerté et envoyé, dans la nuit du 10 au 11, aux environs du Fort pour renforcer la position occupée par le reste du régiment. Les compagnies exécutent péniblement cet ordre, tant la

violence du feu est grande. L'ennemi lance des quantités d'obus lacrymogènes. La 3^{ème} compagnie perd, dans cette marche, la moitié de son effectif, dont son chef le capitaine SOUCARRE ; ce qu'il en reste est obligé de se rejeter dans le Fort.

Pendant ce temps, l'attaque allemande s'est déclanchée, entre 5 heures et 5 h. 30, le centre du 2^{ème} bataillon (5^{ème} Cie) cède sous la poussée ennemie et la ligne se trouve rompue à sa gauche. Autre rupture entre la 5^{ème} et la 7^{ème} à droite, où deux sections tourbillonnent après la perte de leurs chefs : l'adjudant CAUMEIL et le sergent PELLEGRY. Le centre de la 5^{ème} Compagnie, renforcé de sa section de réserve, fait un mouvement en avant. Le capitaine DUPORCQ, qui commande cette compagnie, est tué d'une balle au front.

Trois sections de la 11^e ayant été mises à la disposition du commandant CHAILLOT, celui-ci prescrit au capitaine SYR de contre-attaquer pour rétablir la ligne. La contre-attaque s'exécute sous un déluge d'obus. Le capitaine SYR est grièvement blessé. Le caporal LAIDIN entraîne son escouade en criant : « *Vengeons nos morts !* » Puis tombe tué. L'aspirant EYCHENNE, de la 11^{ème} compagnie est mortellement blessé. Il dit à ceux qui l'entourent :

« *Je suis heureux de mourir en montant à l'assaut !* »

Le sergent SALAZARD qui le remplace fait preuve de la plus grande bravoure au milieu de sa section bouleversée. Le sergent CORMILLY, de la même compagnie, est aussi frappé à mort. Il dit à un de ses hommes qui voulait le panser : « *Suivez la compagnie, je n'ai plus besoin de rien !* »

Toute la journée, à gauche, la section BARILLE, la section de mitrailleuses Mayer et quelques éléments du 167^{ème} R.I., forment un espèce de bouloir isolé de notre ligne, malgré l'envoi d'une section de la 11^{ème} Compagnie chargée de faire la liaison. Le chef de bataillon prescrit à une nouvelle section de la 6^{ème} de se porter entre les 5^e et 7^e pour boucher le trou. En orientant cette section, le Lieutenant BOURGES, commandant la 6^e Cie, est tué d'une balle à la tête.

A 18 heures, la lutte d'infanterie cesse pour faire place à l'action de l'artillerie ennemie qui nous inflige des pertes importantes en hommes et en matériel. Trois mitrailleuses sont hors d'usage et leurs servants rallient les hommes qui les encadrent pour faire le coup de feu.

Du côté du 3^{ème} bataillon, la lutte est non moins violente. Les 9^e et 10^e compagnies résistent héroïquement aux assauts de l'ennemi, entre les ruines de Fleury et la Chapelle Sainte-Fine. Les lieutenants Le HEGARAT et VIALA sont tués. Le sous-lieutenant VALLE, mortellement atteint, dit à un sergent qui se trouve près de lui : « *Tournez-moi, je veux mourir face à l'ennemi !* »

A la fin de la journée, la 9^e compagnie est réduite à 60 hommes. Pendant ce temps, au Fort de Souville, la situation devenait critique. Toute la garnison et son chef étaient hors de combat à l'arrivée de la 3^e compagnie (Lieutenant Dupuy).

Le capitaine DECAP, adjoint au colonel, reçoit l'ordre, à 9 heures, de prendre le commandement du Fort et d'en organiser la défense avec tous les éléments qui s'y trouvent, soient 35 hommes de la compagnie Dupuy, quelques territoriaux et 3 mitrailleuses servies par ces derniers. C'est peu, mais la vaillance des soldats fera le reste.

Dans la nuit du 11 au 12, le bombardement reprend avec plus de violence sur le Fort. Le 12, à 3 h 30, le capitaine DECAP est avisé qu'une reconnaissance faite par le capitaine POPIS, à l'ouest de la Chapelle Sainte Fine, a permis de constater que les abords de ce point sont tenus par les Allemands qui semblent vouloir progresser vers le Fort.

L'alerte est donnée. Le noyau de la 3^e compagnie garnit en tirailleurs la superstructure de l'ouvrage avec les mitrailleurs territoriaux. A l'intérieur, le Sous-lieutenant d'ORGEMONT prend les mesures nécessaires et fait relever le pont de l'entrée.

Vers 5 heures, le bombardement redoublant et causant des pertes sensibles, à la faible garnison, le capitaine DECAP fait replacer la fraction de la 3^e compagnie dans son abri, tout en laissant quelques guetteurs dehors. Une heure plus tard, une reconnaissance, commandée par le sous-lieutenant D'ORGEMONT, se porte vers la Chapelle Sainte Fine. Elle rentre presque aussitôt en annonçant que les Allemands montent vers Souville.

Tous les hommes présents sont alors placés sur les ruines du fort et un vif combat de pétards s'engage, pendant que le lieutenant DUPUY met en action les mitrailleuses des territoriaux. Le soldat BOURNEIX, de la 3^e compagnie, prend le commandement d'un groupe et se bat comme un lion.

La défense est fortement aidée à droite par une fraction du 3^{ème} bataillon, sous les ordres des capitaines POPIS et de SAINT-SERNIN.

A ce moment, l'attaque faiblit. Quelques Allemands se rendent, les autres reculent. Le Lieutenant DUPUY, parti chercher du renfort, revient avec quelques hommes de la 10^e compagnie et le sous-lieutenant ROGER.

Ordre est donné au sous-lieutenant d'ORGEMONT et au sergent GUISNIER de nettoyer la superstructure des allemands qui s'y trouvent. Ceux qui résistent sont tués, les autres capturés.

Le soldat BERTHO, un enfant de la classe 16, bien que blessé, ramène trois boches à lui seul.

Brusquement, vers 9 heures, notre artillerie commence à bombarder avec violence le fort et ses abords. L'artillerie ennemie fait de même et un mouvement de surprise se produit parmi les défenseurs qui refluent un peu vers la gaine. Mais grâce à l'énergie du Capitaine DECAP et du lieutenant DUPUY, ce mouvement est vite arrêté.

Le sous-lieutenant d'ORGEMONT tombe mortellement atteint. En fin, vers 11 heures, des renforts importants arrivent. La garnison est réduite à une quinzaine d'hommes, mais le fort de Souville est sauvé.

Du côté du 2^{ème} bataillon, l'attaque ennemie reprend au jour, avec la même violence que la veille. Vers 6 heures, les Allemands débouchent de Fleury et marchent en colonne sur le fort, par Sainte-Fine. Des mitrailleuses du 14^{ème} R.I. exécutent des feux de flanc sur ces colonnes qui subissent des pertes énormes, sans toutefois que leur marche soit enrayée. Une menace de débordement se dessine sur notre gauche. Se rendant compte du danger le lieutenant GUINOT se porte à la hâte au point menacé et parvient à mettre en batterie une mitrailleuse, la seule qui reste dans le bataillon.

Le caporal DURAND, de la 6^e compagnie, debout au milieu de tous ses hommes tués se défend avec acharnement. Les Allemands dont les pertes deviennent de plus en plus considérables, s'arrêtent. A ce moment, l'ennemi confondant ses troupes avec les nôtres, les couvre de projectiles d'artillerie sur les pentes de Souville. La défense du fort fait le reste et l'attaque est brisée.

Malheureusement, un malencontreux feu de barrage de notre artillerie nous empêche de poursuivre l'ennemi en retraite.

Pendant cette bataille, le 3^{ème} bataillon contribua à la défense du fort. Placé à un point d'où il pouvait observer le mouvement de l'ennemi, son chef put renseigner le commandant du fort et agir efficacement. Ses mitrailleuses prirent une part active au combat en fauchant une grande partie des assaillants qui franchissent la crête.

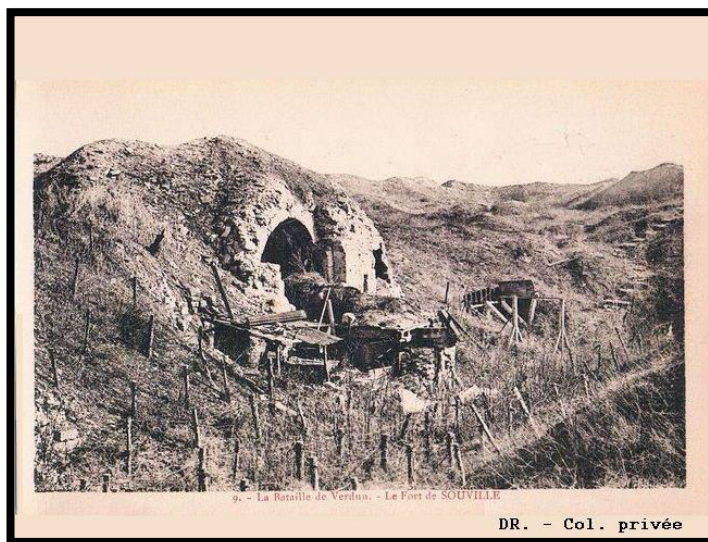
Dans la nuit du 12 au 13, les 1^{er} et 3^{ème} bataillons étaient relevés ; le 2^{ème} descendait la nuit suivante.

Nos pertes dans ces terribles combats furent très lourdes ; la moitié du régiment était hors de combat. Nous avons onze officiers tués et autant de blessés.

Le 7^{ème} peut être fier, à juste titre, de l'héroïque défense qu'il a soutenue. Il a porté le dernier coup à la ruée ennemie sur Verdun. Depuis, les Allemands ont toujours reculés.

A la suite de ces combats, 492 croix de guerre furent décernées aux officiers et hommes de troupe du régiment. Le commandant CHAILLOT fut nommé Officier de la Légion d'Honneur et le capitaine DECAP fut fait Chevalier de la Légion d'Honneur ; le sergent GUISNIER reçut la Médaille Militaire.

Le caporal SELVES Siméon a été muté au 83^e Régiment d'Infanterie le 22 juillet 1916



Extrait de l'historique du 83^e Régiment d'infanterie

Le 83^e occupe durant les mois de juillet et août et septembre 1916, ce même secteur de Chantecler. Les travaux d'organisation et d'aménagement y sont entrepris avec persévérance en dépit des harcèlements incessants de l'artillerie allemande. Le régiment exécute de nombreuses opérations de détail destinées à fournir sur l'ennemi les renseignements nécessaires à une action ultérieure de plus grande envergure.

Le caporal SELVES Siméon Paul Gabriel est « Mort pour la France » le 1^{er} août 1916.

wikipedia [↗](#)

LE 83^E REGIMENT D'INFANTERIE DANS LA GRANDE GUERRE

83^e Régiment d'Infanterie de ligne

Période	1684 – 1940
Pays	 France
Branche	Armée de terre
Type	Régiment d'Infanterie
Rôle	Infanterie
Devise	Fidelis - Felix - Fortis Fidèle - Heureux - Fort
Inscriptions sur l'emblème	Valmy 1792 Gênes 1800 Wagram 1809 Moskova 1812 Lützen 1813 Champagne 1915 Verdun 1916 Flandres 1918
Anniversaire	Saint-Maurice
Guerres	Première Guerre mondiale Seconde Guerre mondiale
Fourragères	Aux couleurs du ruban de la Croix de guerre 1914-1918
Décorations	Croix de guerre 1914-1918 deux palmes

Le **83^e Régiment d'infanterie de ligne** est une unité militaire française. Régiment à double héritage Foix et 8^e léger, créé en 1684.

Création et différentes dénominations

Le 83^e régiment d'infanterie a la particularité, comme tous les régiments d'infanterie portant un numéro entre le 76^e et le 99^e, d'être l'héritier des traditions de deux régiments : le 83^e, et le 8^e d'infanterie légère.

HISTORIQUE DU 83^E RI

- 1684 : création du **régiment de Foix**.

- 1791 : devient le 83^e régiment d'infanterie par décret du 01/07/1791. Il s'illustre pendant les campagnes du Nord, défend le moulin de Valmy, passe en Belgique pour combattre à Jemmapes, Neerwinden et Wattignies
- 1794 : **83^e demi-brigade de première formation** Pendant cette période "la veuve Brulon" née citoyenne Angélique-Marie-Josèphe Duchemin, fit sept campagnes comme fusilier, caporal, caporal-fourrier et sergent-major.
- 1796 : **83^e demi-brigade de deuxième formation** formée à Dusseldorf fait partie de l'armée de Sambre et Meuse.
- 1803 : la 83^e demi brigade est dissoute et versée dans le 3^e régiment d'infanterie de ligne.
- Pendant les guerres de l'Empire ce n° 83 restera vacant.
- Il est rétabli momentanément, en 1814, à la première Restauration,
- Il est de nouveau supprimé aux Cent-Jours
- Il ne reparaît qu'en 1855 quand il est formé avec le 8^e régiment d'infanterie légère¹.

Historique du 8^e léger

- 1788 : création du **8^e bataillon de chasseurs des Vosges**.
- 1791 : renommé **8^e bataillon d'infanterie légère**.
- 1795 : renommé **8^e demi-brigade d'infanterie légère**.
- 1803 : renommé **8^e régiment d'infanterie légère**.
- 1816 : renommé **Légion de la Loire**. Cette dénomination ne subsiste que jusqu'en 1821.
- 1821 : à cette date il reprend son drapeau et son nom "8^e léger" jusqu'en 1855

En 1823, il fait la campagne d'Espagne, en 1831 celle de Belgique et en 1832 participe au siège d'Anvers. De 1847 à 1852 il est en Algérie. En 1855, comme tous les régiments d'infanterie légère il est transformé en infanterie de ligne sous le n° 83. (Sources extraites par JO de l'historique du 83^e imprimé en 1896 chez Edouard Privat à Toulouse)

- En 1855, l'infanterie légère est transformée, et ses régiments sont convertis en unités d'infanterie de ligne, prenant les numéros de 76 à 100. Le 8^e prend le nom de **83^e régiment d'infanterie de ligne**.

Historique du 83^e après la suppression de l'infanterie légère

- 1855 : l'infanterie légère est dissoute, et ses régiments sont convertis en unités d'infanterie de ligne, prenant un numéro à la suite des 75 déjà existants. Le 8^e prend le nom de **83^e régiment d'infanterie de ligne**

Il ne prend part ni à la Campagne de Crimée, ni à celle d'Italie.

En revanche il revient en Algérie de 1864 à 1867.

Il participe néanmoins à la guerre de 1870. Il commence à se battre le 30/08/1870 à Raucourt, puis le 01/09 son 1^{er} bataillon défend la gare de Sedan. La bataille perdue, le régiment est envoyé en captivité dans des villes du Nord de l'Allemagne. Auparavant, son drapeau a pu être remis à M. Mahulot ancien militaire habitant Sedan, sans être capturé par les Allemands. À la conclusion de paix, le régiment est reformé à Clermont-Ferrand avec les débris du 83^e et ceux du 3^e voltigeurs de la garde.

Le 83^e sera affecté aux garnisons successives de Marseille, Albi, Lyon, Saint-Gaudens et Toulouse. Le 14/07/1880 le Président de la République remet au colonel de Coulanges son drapeau qui porte les noms de Gênes, Wagram, la Moskowa, Lutzen. 1881 : Pour la campagne de Tunisie, les 3^e et 4^e bataillon entrent au Kef avec la colonne Logerot. Le pays pacifié, le 4^e bataillon rentre en France.

Le 3^e reste sur place pour mater les insurrections épisodiques et ne rentre en France qu'en 1886. (Sources extraites par JO de l'historique du 83^e imprimé en 1896 chez Edouard Privat à Toulouse)

- 1882 : renommé **83^e régiment d'infanterie**.
- 1914 : à la mobilisation, donne naissance au **283^e régiment d'infanterie**
- 1928 : dissous (traditions gardées par le 14^e RI).
- 1939 : recréation du **83^e régiment d'infanterie**.
- 1940 : dissous.

Colonels/Chef de brigade

- 1761 : colonel Louis-Étienne-François de Damas-Crux
- 1801 : Chef de brigade Jean Nicolas Xavier Ducasse (*)
- 1895 : colonel Deshortes De Baulieu.
- 1914 - 1915 : Colonel Breton

8^e régiment d'infanterie légère

- 1809 : colonel Antoine Alexandre Julienne de Bélair
- 1810 : colonel Bernard Pourailly (*)
- 1811 : colonel Joseph Serrant (*)

Historique des garnisons, combats et batailles du 83^e RI

Ancien Régime

- Ligue d'Augsbourg 1688-1697.
- Succession d'Espagne 1701-1713.
- Parme 1734.
- Guerre de Sept Ans 1756-1763.
- Amérique 1779.

Guerres de la Révolution et de l'Empire

- 1792-1793 : Armée de Belgique, Belgique
- 1792-1795 : Alpes
- 1795 : Pyrénées
- 1795 : Corse

- 1794-1795 : Italie
- 1795-1796, 1798-1800, 1805 : Italie
- 1799
- Bataille de Stockach
- 1796-1800 : Allemagne
- 1803 : Lors de réorganisation des corps d'infanterie les 1^{er} et 2^e bataillons sont incorporés au 3^e régiment d'infanterie de ligne.

Le n° 83 restera vacant jusqu'en 1814, ou il sera rétabli momentanément, jusqu'en 1815. À cette date il est de nouveau supprimé.

Il n'est recréé qu'en 1855 quand le 83^e est formé avec le 8^e régiment d'infanterie légère.

PREMIERE GUERRE MONDIALE

En 1914 casernement: Toulouse, Saint Gaudens; 67^e Brigade d'Infanterie; **34^e Division d'Infanterie**; 17^e Corps d'Armée.

Pas d'infos sur les opérations de la Guerre

1914

1915

" Une fois de plus, le 83^e a mérité d'être appelé l'un des meilleurs régiments du Corps d'Armée." Citation, 1915.bataille de Loos en Gohelle soldat enterre au cimetière britannique Maroc à Grenay dep 62

1916

1917

1918

wikipedia 

LA 34^E DIVISION D'INFANTERIE DANS LA GRANDE GUERRE

34 ^e division d'infanterie	
Pays	 France
Branche	Terre
Type	Division d'infanterie

Guerres	PREMIERE GUERRE MONDIALE
Batailles	1914 - Bataille des Ardennes 1914 - Bataille de la Meuse 1914 - Bataille de la Marne (Bataille de Vitry) 1914 - 1^{re} Bataille de Champagne 1915 - 2^e Bataille d'Artois 1915 - 3^e Bataille d'Artois 1916 - Bataille de Verdun 1917 - Bataille des monts de Champagne 1918 - Bataille de la Lys 1918 - Poussée vers la position Hindenburg 1918 - Bataille de Savy-Dallon 1918 - Bataille de Mont-d'Origny 1918 - 2^e Bataille de Guise

La **34^e division d'infanterie** est une division d'infanterie de l'armée de terre française qui a participé à la Première Guerre mondiale.

Les chefs de la 34^e division d'infanterie

- 22 décembre 1913 : Général Alby
- 11 avril 1915 : Général de Lobit
- 14 décembre 1917 - 7 juin 1924 : Général Savatier

GUERRE MONDIALE

Composition LA PREMIERE au cours de la guerre

- **14^e Régiment d'Infanterie** d'août 1914 à juillet 1915
- **59^e Régiment d'Infanterie** d'août 1914 à novembre 1918
- **83^e Régiment d'Infanterie** d'août 1914 à novembre 1918
- **88^e Régiment d'Infanterie** d'août 1914 à novembre 1918
- **209^e Régiment d'Infanterie** de juillet 1915 à mars 1917 (dissolution)
- **27^e Régiment d'Infanterie Territoriale** d'août à novembre 1918

HISTORIQUE

1914

Mobilisée dans la 17^e Région.

6 – 11 août

- Transport par V.F. dans la région de Somme-Bionne.

11 – 23 août

- Mouvement vers le nord-est, par Apremont, Beaumont-en-Argonne et Carignan, jusque vers Jehonville et Sart.
- Engagée, le 22 août, dans la Bataille des Ardennes : combats vers Bertrix, Offagne, Jehonville.

23 août – 6 septembre

- Repli par Dohan, vers la Meuse, dans la région de Villers-devant-Mouzon.
- À partir du 26, arrêt derrière la Meuse vers Autrecourt-et-Pourron et Remilly-sur-Meuse : combats vers Remilly-sur-Meuse et vers Thelonne (Bataille de la Meuse).
- 29 août, repli sur l'Aisne, vers Semuy.
- 30 et 31 août, arrêt derrière l'Aisne, vers Attigny, puis continuation du repli, par Saint-Souplet, Saint-Hilaire-au-Temple et Mairy-sur-Marne, jusque dans la région de Lhuitre.

6 septembre – 13 septembre

- Engagée dans la 1^{re} Bataille de la Marne.
- 6 au 11, Bataille de Vitry : combats vers la ferme la Certine et la ferme la Perrière.
- À partir du 11, poursuite, par Cheppes et Poix, jusque vers Perthes-lès-Hurlus.

13 septembre – 20 décembre

- Violents combats dans cette région, puis stabilisation et occupation d'un secteur vers Perthes-lès-Hurlus et Hurlus (guerre de mines) :
- 26 septembre, attaque allemande et contre-attaque française vers le moulin de Perthes.
- 1^{er} octobre, front étendu, à gauche, jusque vers le Bois Sabot.
- 8 décembre, attaque française sur le Bonnet du Prêtre.

1915

20 décembre 1914 – 2 avril 1915

- Engagée dans la 1^{re} Bataille de Champagne : violents combats vers Perthes-lès-Hurlus.
- 8 janvier 1915, prise de Perthes-lès-Hurlus.
- 20 janvier, front réduit, à droite, jusque vers le moulin de Perthes.
- 16 février - 18 mars, violentes attaques françaises dans cette région.

2 avril – 5 mai

- Retrait du front et mouvement vers Dampierre-le-Château.
- À partir du 5 avril, mouvement, par Brizeaux, vers Souilly : repos.
- À partir du 10 avril, mouvement par étapes, par Vaubécourt, vers Vavincourt : repos.

- À partir du 22, transport par V.F. de la région de Longeville, vers celle de Moreuil : repos.
- À partir du 28, transport par V.F. au nord de Saint-Pol, puis mouvement vers Avesnes-le-Comte.

1916

5 mai 1915 – 4 mars 1916

- Occupation d'un secteur vers Roclincourt.
- **Engagée dans la 2^e Bataille d'Artois :**
- 9 au 16, attaques françaises vers la crête de Thélus.
- En réserve du 20 mai au 15 juin (éléments en secteur au nord de Blangy).
- Engagée à nouveau, le 16 juin, dans la 2^e Bataille d'Artois, entre la Scarpe et le sud de Roclincourt : attaques françaises au nord de Saint-Laurent-Blangy.
- 5 juillet, extension du front, à gauche, jusqu'au nord de Roclincourt.
- Engagée, à partir du 25 septembre, dans la 3^e Bataille d'Artois : violents combats dans la même région.
- Le 30 septembre, mouvement de rocade et occupation d'un nouveau secteur vers Agny et Ficheux.
- À partir du 30 novembre, mouvement de rocade vers le nord, et occupation d'un nouveau secteur entre la Scarpe et Roclincourt.

4 – 27 mars

- Retrait du front et transport par V.F. dans la région de Rosières-aux-Salines ; instruction au camp de Saffais.
- À partir du 23, transport par V.F. dans la région de Ligny-en-Barrois : repos.

27 mars – 24 juin

- Transport par camions à Verdun.
- Engagée, à partir du 31 mars, dans la Bataille de Verdun, vers le bois d'Avocourt :
- 6 avril, attaque française sur le bois d'Avocourt.
- 8 avril, réduction du front, à gauche, jusque vers le bois Carré.
- 18 et 19 mai, attaques allemandes.

24 – 29 juin

- Retrait du front et transport par V.F. au sud-est de Châlons-sur-Marne.

29 juin – 10 août

- Mouvement vers le front et occupation d'un secteur vers la butte du Mesnil et Maisons de Champagne : 20 juillet, coup de main français.

Le 1^{er} août 1916, tombe, à Minaucourt, le soldat Siméon SELVES du 83[°]RI, de Luzech

10 août 1916 – 26 avril 1917

- Mouvement de rocade et occupation d'un nouveau secteur vers la ferme des Marquises et la ferme de Moscou.
- 10 octobre, attaque allemande sur l'ouvrage des Marquises.
- 31 janvier 1917, forte attaque allemande par gaz.
- Réduction du front, à droite, le 20 mars, jusque vers Prosnes, et à gauche, le 4 avril, jusqu'à la route de Verzy à Nauroy.
- À partir du 17 avril, engagée dans la Bataille des monts de Champagne : avance sur le mont Blond et le mont Cornillet ; organisation des positions conquises.

1917

26 avril – 10 mai

- Retrait du front, mouvement vers la région de Vadenay, puis transport par camions dans celle de Triaucourt : repos et instruction.

10 mai – 5 novembre

- Occupation d'un secteur vers le nord des Paroches et le bois Loclont.

5 – 13 novembre

- Retrait du front : repos et instruction à Revigny.

13 novembre – 14 décembre

- Transport par camions dans la région de Verdun : occupation d'un secteur vers le bois des Caurières et le bois le Chaume : nombreuses actions locales.

14 décembre 1917 – 2 janvier 1918

- Retrait du front, mouvement vers Dugny, puis transport par V.F. dans la région de Tannois : repos dans celle de Bar-le-Duc.

1918

2 janvier – 4 mars

- Mouvement vers le front et occupation d'un secteur vers Béthincourt et l'ouest de Forges, étendu à gauche, à partir du 22 janvier, vers Haucourt.

4 – 12 mars

- Retrait du front : repos vers Condé-en-Barrois (éléments employés à des travaux sur la rive gauche de la Meuse).

12 – 31 mars

- Occupation d'un secteur vers la tranchée de Calonne et Les Éparges.

31 mars – 18 avril

- Retrait du front, mouvement vers Givry-en-Argonne, puis, à partir du 3 avril, transport par V.F. dans la région de Marseille-en-Beauvaisis : repos.
- À partir du 12 avril, tenue prête à intervenir ; puis mouvement par étapes vers Ligny-sur-Canche.
- 17 avril, transport par camions vers Steenvoorde.

18 avril – 3 mai

- Relève d'éléments britanniques et occupation d'un secteur vers Dranoutre et le nord de Bailleul (Bataille de la Lys) : du 19 avril au 3 mai, violentes attaques allemandes ; combats à Haegedoorne et au mont Noir : arrêt de l'offensive allemande.

3 – 22 mai

- Retrait du front, transport par camions dans la région de Saint-Pol, puis, à partir du 8, transport par V.F. dans celle de Void : repos.

22 mai – 12 août

- Occupation d'un secteur entre l'étang de Vargévaux et les Paroches, réduit à gauche, le 1^{er} juillet, jusqu'à la Meuse.

12 – 19 août

- Retrait du front: repos et instruction à Void.

19 – 24 août

- Transport par V.F. dans la région de Beauvais : repos.

24 août – 5 septembre

- Occupation d'un secteur vers Lihons et Chilly (relève d'éléments britanniques).
- À partir du 27 août, engagée dans la poussée vers la position Hindenburg : prise de Chaulnes ; puis organisation des positions conquises.

5 – 22 septembre

- Passage de la Somme et poursuite vers Saint-Quentin.
- 13 – 18 septembre, engagée dans la Bataille de Savy-Dallon, puis organisation des positions conquises, vers la route de Ham à Saint-Quentin et Selency.

22 septembre – 7 octobre

- Retrait du front: repos au sud-est d'Amiens ; puis mouvement par étapes vers Rumigny : repos.

7 octobre – 1^{er} novembre

- Transport par V.F. d'Appilly à Villeselve : mouvement vers Itancourt et occupation d'un secteur vers Hauteville.
- À partir du 15 octobre, engagée, dans la Bataille de Mont-d'Origny : tentatives répétées pour le franchissement de l'Oise, le 25 octobre, franchissement de l'Oise à Longchamps et à Noyales ; puis organisation des positions conquises.

1^{er} – 6 novembre

- Retrait du front : repos à l'est de Saint-Quentin.
- À partir du 4 novembre, engagée dans la 2^e Bataille de Guise (prise de Guise le 5 novembre).

6 – 11 novembre

- Maintenu vers Guise en 2^e ligne.

RATTACHEMENTS

Affectation organique: **17^e Corps d'Armée**, d'août 1914 à novembre 1918

I^{re} Armée

20 août – 11 novembre 1918

II^e Armée

22 – 27 avril 1915

23 mars – 21 juin 1916

3 mai 1917 – 2 avril 1918

27 mai – 19 août 1918

IV^e Armée

2 août 1914 – 3 avril 1915

22 juin 1916 – 2 mai 1917

V^e Armée

3 – 9 avril 1918

VIII^e Armée

8 – 26 mai 1918

X^e Armée

28 avril 1915 – 6 mars 1916

10 – 16 avril 1918

D.A.L.

7 – 22 mars 1916

D.A.N.

19 avril – 7 mai 1918

G.Q.G.A.

17 – 18 avril 1918

gallica.bnf 



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Minaucourt, 1916

Merci 

L'année 1916 en Champagne

L'Année 1916

A l'échec de la percée lors de l'offensive du 25 septembre 1915, le front se stabilise. Nous nous efforçons d'améliorer nos positions alors que des attaques locales et limitées sont exécutées par l'ennemi pour essayer de récupérer certains points stratégiques ou pour attirer notre attention et fixer nos réserves: émission de gaz, utilisation de lance-flammes, tirs d'artillerie, coups de mains... Le 11 décembre 1915, le général Henri GOURAUD, à peine remis de ses blessures des Dardanelles, est nommé commandant de la IV^{ème} Armée en remplacement du général De Langle De Cary qui remplace, au groupe d'Armées du centre, le général De Castelnau nommé chef d'Etat-Major Général. Début janvier 1916, la II^{ème} Armée quittant le Front de Champagne, la IV^{ème} Armée se déploie de Prunay à l'Aisne: 2^e Corps de cavalerie; (6^e CA); 21^e, 22^e, 151^e DI (11^e CA); 123^e, 126^e D.I. (15^e CA); 7^e, 8^e, 124^e D.I. (4^e CA); à l'arrière: la 100^e D.I. Ter. en réserve d'Armée; les 40^e, 42^e, 69^e D.I. (32^e CA) en réserve du groupe d'Armées. (Lettre du 7/1/16, du général Gouraud à sa mère: " ... J'ai changé mon quartier général pour le mettre en un point plus central. Puisque cette lettre ne prendra pas la poste, je vous dirai que nous sommes à Sainte Memmie, faubourg Est de Chalons. Je n'ai pas voulu m'installer confortablement dans la ville même, tandis que les pauvres troupiers sont dans la boue... "). Le 9 janvier, au début de l'après-midi, les Allemands, avec l'aide de 80 batteries, exécutent contre nos tranchées de Saint-Hilaire-le-Grand à Ville-sur- Tourbe un violent bombardement par obus lacrymogènes et obus de gros calibre, puis lancent sur la partie du front comprise entre la Courtine et le Mont Têtu, de fortes attaques d'infanterie avec des hommes appartenant à 2 ou 3 divisions. Des lance-flammes précèdent les attaquants Le but de l'ennemi semble être de nous rejeter de la crête Butte du Mesnil, Maisons de Champagne, cote 199, ou tout du moins d'y conquérir des observatoires, mais il ne parvient qu'à prendre pied en deux points de nos positions, au N E. de la Butte du Mesnil et au S. O. de la Ferme Chaussou. Les contre-attaques déclenchées le 10 et le 11 par le 15^e C.A. dans le secteur de la Butte du Mesnil et par le 4^e CA. dans le secteur du Mont Têtu, nous rendent une partie du terrain perdu. Les pertes ennemies semblent importantes, les nôtres s'élèvent à plus de 2000 hommes. (Lettre du 10/1/16, du général Gouraud à sa mère: " ...*Je vais voir chaque jour un des généraux à son poste, pour le connaître et me mettre au courant de la situation de sa troupe. Je refais donc ainsi beaucoup de routes, je revois le pays d'autrefois, du temps du Corps Colonial. C'est toujours le même pays, boueux, revêche, il y a tant de fils de fer et de tranchées sur la terre et de coups de canon dans le ciel...* ").

Au début de février, des renseignements de source sérieuse et des travaux présentant un caractère nettement offensif, exécutés par les Allemands, font craindre à notre Haut Commandement une offensive d'ensemble contre la IV^{ème} Armée. En effet, nos observateurs remarquent une animation anormale les 4, 5 et 6 février, sur les voies ferrées Bazancourt, Rethel, Amagne, Vouziers, Challerange. Le général De Langle envoie à la IV^{ème} Armée le 82^e régiment d'artillerie lourde et deux groupes d'artillerie de campagne. Des éléments prélevés aux 40^e, 42^e et 48^e DI viennent donner un coup de main à l'achèvement des travaux défensifs de la 2^{ème} position. Mais l'ennemi n'effectue que trois actions locales, violentes, courtes et sans ampleur. Elles ont pour tout objectif la conquête de

saillants et d'observatoires, tout en cherchant peut-être aussi à détourner notre attention de Verdun. De notre côté, nous parvenons à infliger deux légers échecs à l'ennemi. (*Lettre du 6/2/16, du général Gouraud à sa mère: "... Nous avons fait hier un joli coup à l'ennemi. L'artillerie lui a cassé des récipients à gaz qu'il était probablement en train de préparer, et le vent favorable a poussé sur l'intérieur des tranchées ennemies de lourds nuages de chlore. Nous lui avons aussi démoli un convoi de camions-autos... J'ai remis des croix et des médailles toute cette semaine, la plus émouvante à un petit sous-lieutenant de 21 ans, parti soldat pour la guerre: trois citations. Je l'ai fait dîner à côté de moi...*)

Le 11/2, le 4e C.A. réussit à reprendre à l'ennemi une partie du terrain perdu le 9/1 à l'Ouest de la Main de Massiges, dans le secteur de Maisons de Champagne, et fait une soixantaine de prisonniers. Le lendemain, 12/2, des éléments du 9e C.A. allemand, après bombardement et jets de liquides enflammés, enlèvent à notre 56e DI (6e C.A.) un saillant de nos lignes, dénommé "Bonnet d'évêque" et situé à 2,5 km au Sud de Sainte-Marie à Py. Nos contre-attaques immédiates pour le reprendre restent sans résultats.

Le 13/2, après explosion de mines, la 185e brigade allemande attaque deux autres petits saillants de nos positions appelés "le Champignon" et "La Pomme de Terre", situés entre la Ferme de Navarin et Tahure, et tenus par la 151e DI (293e RI) et 21e DI (11e C.A.). Les Allemands réussissent à s'en emparer et à les conserver malgré nos contre-attaques. Nous perdons 2 000 hommes dans ces attaques. Le 16/2, des éléments de la 48e DI, 170e, 174e RI, 2e mixte, Régiment marocain, partent pour Verdun. Le 21/2, au moment de l'offensive allemande sur Verdun, l'ennemi conserve toujours ses gains au "Bonnet d'évêque" au "Champignon" et à "La Pomme de Terre". Les contre-attaques de nuit qui ont immédiatement suivi la prise du "Bonnet d'évêque" n'ont pas permis à la 56e DI (6e C.A.) de reprendre le terrain perdu. Une opération de jour, méthodiquement préparée, est aussitôt projetée: on aménage une tranchée de départ et des places d'armes, on met en place des batteries à longue portée, de l'artillerie de campagne et de tranchées. L'artillerie entre en action le 24/2. L'attaque est exécutée le 25/2. Elle est conduite par le Lt. Colonel CARRERE, commandant le 355e RI, qui dispose d'un bataillon de son régiment (cdt. Le Boucher de Brémoy) et du 65e bataillon de chasseurs (cdt. Faugeras). Ces derniers réoccupent d'un seul bond l'ancienne ligne de résistance et la ligne avancée, faisant un total de 345 prisonniers. Le 27/2, les Allemands attaquent plus à l'Est le saillant de Navarin. Après un bombardement de 3 jours, ils enlèvent la ligne avancée sur 1 600 m, progressent rapidement dans les boyaux et prennent pied dans plusieurs points d'appui de la 2e ligne. Ils en gardent trois malgré nos contre-attaques. Plus d'un millier d'hommes ont disparu des 19e et 26e bataillons de chasseurs (127e DI). Le 6/3, la 42e DI (8e, 16e BCP; 94e, 151e, 162e R.I.) part à Verdun. Le 6/3, nouvelle action ennemie sur le quadrilatère entre le Mont Têtu et Maisons de Champagne. Les Allemands, avec lance-flammes, causent d'importantes pertes au 317e RI (8e DI), mais n'aboutissent qu'à la prise de quelques mètres de tranchées après un combat de trois jours. Le 8/3, la 40e DI, (154e, 155e, 150e, 161e R.I.) part à Verdun. Comme l'ennemi enserme dans une tenaille de travaux d'approche le "Chapeau de Gendarme" à 2,5 km Sud -Est de Sainte-Marie à Py, ainsi que le saillant A1 bis à 3 km Sud de Saint-Souplet, enveloppant donc à très courte distance, comme à Navarin, notre ligne de résistance, le général Gouraud décide de faire sauter l'une des branches en chacun des points menacés et d'enlever "le Bec de Canard" et le bois 372. Une action simultanée des deux bataillons de chasseurs des 294e RI (56e DI) et 67e RI (12e DI) est engagée le 15 mars. Elle est précédée d'une préparation d'artillerie de cinq heures. Hélas, cette attaque locale est un échec et le général Gouraud décide alors qu'il n'y a pas lieu de continuer des attaques dirigées sur des points où l'ennemi a manifesté lui-même des intentions offensives et où il

est particulièrement fort. Il décide que les troupes doivent améliorer leurs abris destinés à les soustraire aux tirs d'artillerie ennemie, renforcer les lignes de défense et développer les grands principes de la résistance à outrance, car il n'est plus envisageable de voir l'ennemi récupérer peu à peu le terrain conquis en septembre 1915. Le Front de Champagne doit devenir impénétrable avec ses 4 lignes de défense: deux positions défensives, position intermédiaire et enfin position arrière. Le 16/3, une attaque des Allemands sur Maisons de Champagne et le Mont Têtu élargit l'occupation de ce dernier sommet et leur permet des vues dominantes sur nos travaux du plateau et du versant méridional de la Main de Massiges. Le Mont Têtu est bientôt protégé par une "mer de fils de fer". Le 24/3, l'aviation ennemie bombarde la région de Chalons, où se trouve le quartier général de la IV^{ème} Armée. Le 28/3, la 22^e DI (62^e, 116^e, 19^e, 118^e R .1.) part à Verdun. Peu à peu l'activité sur le Front de Champagne va se limiter à quelques tirs d'artillerie et quelques coups de main. Les troupes fraîches allant à Verdun et revenant pour se reconstituer et se reposer, la Champagne allait connaître une période de repos. Le 1/4, la 13^e DI (17^e, 21^e, 109^e R.I.; 20^e, 21^e BCP) prend le secteur de Tahure, Butte du Mesnil, cote 193. Le 4/4, la 69^e DI (287^e, 306^e, 332^e, 251^e, 254^e, 267^e R.I.), part à Verdun. C'est en avril 1916, que les soldats russes, débarqués à Marseille et choisis parmi les plus braves, et commandés par des officiers, les plus réputés, arrivent au camp de Mailly. *(Lettre du 25/4/16, du général Gouraud à sa mère: "... Je me suis rendu à Verdun au poste de commandement du général Pétain. Visite au général Berthelot, commandant du 32^e C.A. qui était-il y a peu à la IV^{ème} Armée, en arrière du Mort-Homme. Dans toute cette région, une incroyable activité: la campagne, les bois, sont remplis de troupes, de chevaux, de hangars d'avions, de batteries, de dépôts de matériels, d'équipages de ponts. La grande route de Bar à Verdun, qu'on appelle " La Voie Sacrée", couverte de camions-autos qui se suivent à 10 m. Une armée de cantonniers travaille à la route. Le ciel est plein d'avions et de ballons. L'ennemi peut s'user les dents: la place est bien gardée. En rentrant, je suis passé à ma vieille 10^e DI (que je commandais pendant l'hiver 14- 15) qui est toujours dans les parages où je l'ai laissée. Passé à Clermont, aux Islettes, évacués depuis le dernier bombardement. Hier, j'ai vu le général LOKHVITSKI, qui commande la brigade russe qui vient d'arriver au camp de Mailly: très bien... ").*

Le 1/5, la 43^e DI (149^e, 158^e RI; 1^e, 3^e, 10^e, 31^e BCP) prend le secteur de Tahure, Butte du Mesnil. A partir du 2 mai, le général Pétain prend le commandement du G.A.C., quartier général à Bar-Mairie: Ve, IV^e, III, et II^e Armées; le général De Langle De Carry, atteint par la limite d'âge, quitte son commandement. 4/5, la 33^e DI, (207^e, 9^e, 11^e, 20^e RI) prend le secteur de "Maisons de Champagne", Butte du Mesnil. Le 6/5, la 17^e DI (68^e, 90^e, 268^e, 290^e RI) prend le secteur de Saint-Hilaire-le-Grand. Le 9/5, la 124^e DI (101^e, 124^e, 53^e, 142^e RI) part à Verdun. Le 11/5, la 56^e DI (294^e, 354^e, 355^e, 350^e, 361^e RI; 65^e, 69^e, BCP) part à Verdun. Le 11/5, la 18^e DI (32^e, 66^e, 77^e, 135^e RI) prend le secteur de Souain, Ferme de Navarin.

Le 12/5, la 152^e DI (114^e, 125^e, 296^e RI) prend le secteur de Souain ; Aubérive; Tahure.

Le 16/5, la 123^e DI (6^e, 12^e, 411^e, 412^e RI) part pour Verdun. Le 17/5, la 126^e DI (55^e, 112^e, 173^e, 255^e RI) part pour Verdun. Le 21/5, la 151^e DI (403^e, 410^e, 293^e, 337^e RI) part pour Verdun. Étant donné que les brigades russes, en tant qu'unités récemment constituées, n'avaient jamais participé aux opérations militaires, elles furent mises à l'entraînement au camp de Mailly: lancement de grenades, travaux de génie, combat de tranchées, méthodes de la lutte adaptées à la guerre de positions. Tous les chefs de bataillon et les capitaines suivirent, soit au Front, soit dans la zone d'opérations, des cours de trois jours. Le général Gouraud avait créé, à l'arrière du Front de Champagne, plusieurs camps pour l'entraînement

des unités qui devaient monter au front. Différentes armées utilisèrent ces camps, reproduisant en grandeur nature les lignes ennemies à prendre, et permettant ainsi aux hommes et aux officiers de faire de nombreuses répétitions. Avant de quitter le camp de Mailly, la 1^{ère} brigade russe fut passée en revue par le général Gouraud. (Lettre du 29/5, à sa mère: "... J'ai passé en revue, à Mailly, la brigade russe du général LOKHVITSKI superbe dans son uniforme vert qui se confondait avec les bois. J'avais fait venir un bataillon de coloniaux de la classe 16. J'étais un peu inquiet parce qu'il pleuvait à verse et les marsouins défilaient les derniers dans un terrain glissant, détrempé. Ils ont été épatants. Je suis ensuite allé visiter une chapelle avec de très vieilles icônes de la Sainte-Vierge, j'ai été reçu par les popes...").

Le 3/6, la 152^e DI prend le secteur d'Aubérive -Souain Tahure. Le 5/6, la 21^e DI (64^e, 65^e, 93^e, 137^e RI) part à Verdun. Le 6/6, la 34^e DI (83^e, 209^e, 59^e, 88^e RI) prend le secteur Butte du Mesnil -Maisons de Champagne. La 124^e DI prend le secteur Ville-sur- Tourbe - Mont Têtu.

Le 10/6, la 12^e DI (54^e, 67^e, 106^e, 132^e RI) part à Verdun. Le 15/6, la 127^e DI (25^e, 29^e, 172^e, 19^e, 26^e, 171^e RI) part à Verdun. Le 23/6, la 60^e DI (202^e, 225^e, 248^e RI) part à Verdun. En juin, le Front de Champagne fut calme. Seuls quelques coups de main eurent lieu, les 2/6 et 22/6 vers La Main de Massiges; le 27/6 devant les Russes à Aubérive, où les Allemands voulant reconnaître les troupes nouvelles qui se trouvaient devant eux déclenchèrent un important bombardement avant de passer à l'attaque. Ils auraient réagi sans le courage du sous-lieutenant BYCHOWSKI qui mena la résistance. La ligne fut conservée intacte, et des prisonniers furent faits. Le sous-lieutenant fut le premier officier de la brigade russe décoré par le général Gouraud à l'ordre de la IV^{ème} Armée. Le 1/7 débute l'offensive franco-anglaise de la Somme. L'ennemi étant fixé maintenant en deux endroits, le Front de Champagne devint un secteur de repos et d'entraînement. Quelques tirs d'artillerie, quelques coups de main, sont effectués de temps en temps pour fixer les troupes en présence et pour vérifier "l'identité et "l'état des unités qui sans cesse viennent se reformer et se réorganiser sur ce secteur après l'enfer de Verdun et de la Somme, bien souvent avant d'y retourner.

Le 5/7, la 8^e DI (115^e, 117^e, 317^e RI) part à Verdun. Avant son départ pour Verdun, la 8^e DI était depuis six mois en ligne devant La Main de Massiges. A l'arrivée de la division, le secteur était en très mauvais état. Les moyens de communication étaient insuffisants; la route conduisant à Valmy était commune à deux divisions, celle qui se dirigeait vers Courtémont était impraticable et dû être refaite. De même, il fallut établir une route en rondins au pied de la cote 180. En ligne, les boyaux étaient à refaire parce que mal tracés et insuffisants. Les abris n'étaient pas assez nombreux et mal protégés. Les défenses accessoires, réseaux de barbelés, réseaux Brun, n'étaient pas assez denses. Un travail considérable, dans un sol qui n'était qu'un ossuaire, fut donc accompli. Mais pour exécuter ces travaux, il fallait, de nuit, aller chercher le matériel à la gare du Decauville, et le ramener à dos d'homme, au prix de nombreuses corvées qui étaient épuisantes- D'autre part, les boyaux étaient remplis d'une boue gluante qui remontait jusqu'à mi-jambe; le ravitaillement, certains jours, était des plus médiocres. Et, si nous ajoutons à tout cela la neige pendant l'hiver, l'été la réverbération du soleil sur les parapets éclatants de blancheur, les poux et les rats, on comprendra le calvaire du fantassin, même pendant des périodes de calme relatif. Pendant ces six mois, les pertes furent élevées. Le nombre des morts dans les lignes est de 690 pour les quatre régiments d'infanterie (130^e, 317^e, 115^e, 117^e RI). En ajoutant les morts des autres formations, artillerie, génie, groupe de brancardiers divisionnaires, l'on arrive à un total de 750. En ajoutant les décès plus tardifs dans les hôpitaux, les disparus ou ensevelis

dans les abris et les lignes, ou déchiquetés, ou évacués par les unités voisines, ou prisonniers, ainsi que les 3000 blessés et les 4000 malades évacués, on arrive à des pertes s'élevant à plus de la moitié de l'effectif de la division... ". (Allocution prononcée en 1977 à la Société Française d'Histoire de la Médecine, en hommage au Service Médical de la 8e DI à la Main de Massiges).

Le 12/7, la 33e DI part à Verdun.

Le 12/7, la 60e DI prend le secteur de Tahure.

Le 16/7, violents combats devant le secteur russe.

Le 22/7, violents combats devant le secteur russe.

Le 2/8, attaque ennemie devant le secteur russe.

Le 3/8, la 125e DI (76e, 131e, 72e, 91e RI) arrive au camp de Mailly.

Le 6/8, la 154e DI (413e, 414e, 416e RI) prend le secteur de Ville-sur-Tourbe.

(Le 6 août, lettre du général Gouraud à sa mère.. "... Le Front de Champagne est à peu près calme, puisque l'effort est ailleurs. Nous faisons cependant des coups de main. L'autre jour, un sergent a sauté dans la tranchée allemande et a tordu le cou de la sentinelle. Le général Joffre lui a remis, à Sainte-Menehould, la médaille militaire. Et comme je félicitais le gaillard de sa vigueur, il m'a répondu simplement.. Oh!, moi, mon général, pour la force, j'crains personne... ").

Le 12/8, la 43e DI part pour la Somme En août 1916, la composition de la division d'infanterie d'avant-guerre (4 régiments d'infanterie en 2 brigades, 1 régiment d'artillerie à 3 groupes de 75) est modifiée: -3 régiments d'infanterie sous le même commandement, -1 régiment d'artillerie de campagne à 3 groupes de 75 et 2 groupes de 155 court, -1 compagnie de mitrailleuses par bataillon. Cette nouvelle organisation permet de récupérer 1 200 hommes par division modifiée, de ménager les ressources des dépôts, d'augmenter le nombre des divisions nouvelles.

Le 10/8, la 8e DI prend le secteur de la Butte du Mesnil.

Le 27/8, l'Italie déclare la guerre à l'Allemagne.

Le 28/8, la 7e DI (102e, 315e, 103e, 104e RI) et la 13e DI partent à Verdun.

Le 1/9, la Roumanie entre en guerre à nos côtés.

Le 2/9, la 19e DI (48e, 71e, 70e, 270e RI) prend le secteur de Saint-Hilaire-le-Grand

Le 6/9, la 125e DI part pour la Somme.

Dans la nuit du 8 au 9 septembre, un important coup de main est effectué par les Russes au Nord-Ouest d'Auberive. Les Allemands répliquent vers le 15 septembre. Le 20/9, la 100e DIT (201e, 209e, 309e, 325e RIT) part pour la Somme.

Le 1/10, la 17e DI part pour la Somme. Le 4/10, la 1e DI (43e, 127e, 1e, 201e RI) arrive dans le secteur de Souain. Le 5 octobre, la 1ère brigade russe laisse la place à la 3ème brigade russe, qui y restera jusqu'au 16 décembre. Le 7/10, les 18e et 152e DI partent pour la Somme.

Le 14/10, le chef d'escadrons Pierre GOURAUD, cavalier passé dans l'infanterie, frère du général Henri Gouraud, est tué près de Bouchavesne dans la Somme, dans les rangs du 67eRI.

Le 19/10, la 2e DI (8e, 110e, 208e RI) arrive dans le secteur de Maisons de Champagne. En cette fin d'année, la tranquillité relative permet de perfectionner l'organisation des secteurs et d'améliorer le système de communication par voies ferrées.

Le 2/11, la 5e DI (33e, 73e, 273e RI) prend le secteur de Beauséjour

Le 15/11, la 124e DI part pour la Somme. Novembre 1916, arrêt de l'offensive de la Somme- Pour la première fois, le fantassin vit l'utilisation des premiers chars anglais- Cette offensive qui ne délivra que 180 km2 de sol français, avait permis de dégager Verdun, de retenir des

forces ennemies sur le front occidental et d'infliger une usure importante à l'ennemi. Total des pertes: 200000 Français, 400000 Anglais, 500000 Allemands.

Le 26/11, la 162e DI (43e, 127e, 327e RI) prend le secteur de Souain.

Le 1/12, la 154e DI part pour Verdun, après un stage au camp de Mailly. (*Lettre du général Gouraud à sa mère.. " ." l'instruction donnée dans nos camps est bonne; cela a été sanctionné par la Bataille de la Somme, où les divisions instruites ici ont enlevé tout ce qu'elles ont attaqué et au prix de pertes moins élevées que les autres. Les généraux MICHELER et FAYOLLE me l'ont dit quand je les ai vus lors de nos tristes pèlerinages dans le Nord, et le général Joffre m'en a fait remercier..."*).

Le 19/12, la 37e DI (2e et 3e Zouaves; 2e et 3e Tirailleurs) va à l'entraînement au camp de Mailly. Mi-décembre, le général Gouraud quitte la IVème Armée, nommé résident général au Maroc en remplacement du général LYAUTEY qui prend le Ministère de la Guerre. Le général Fayolle, le 19/12, puis le général ROQUES, le 31/12, remplacent le général GOURAUD.

Fin décembre 1916, les pertes à Verdun s'élèvent à 400000 Français et 350000 Allemands. Le général JOFFRE est élevé à la dignité de Maréchal de France. En cette fin d'année 1916, les batailles de Verdun et de la Somme, les pertes élevées chez les combattants et les efforts demandés aux civils nous annoncent peut-être déjà certains événements de 1917.

Les Greniers de Luzech